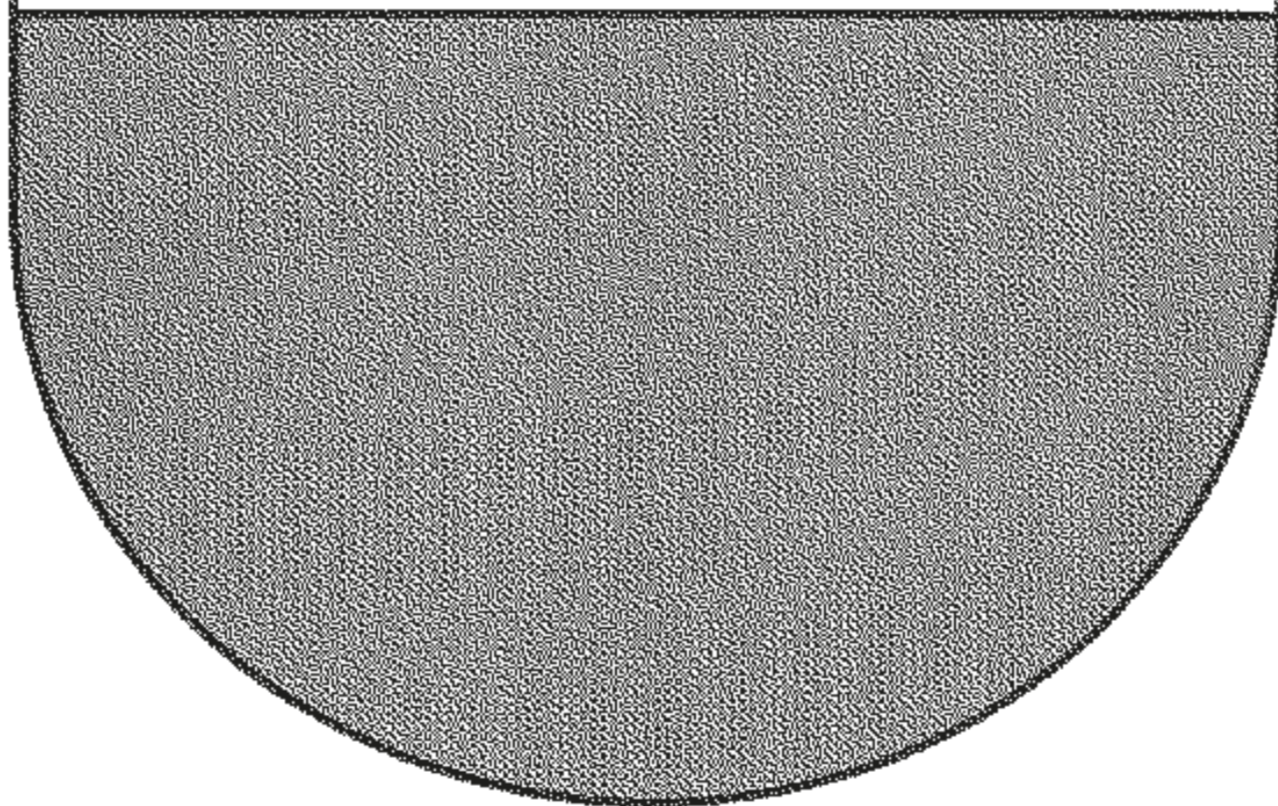


Cultiver la forme

Étude du bâti
rural vaudois et
appenzellois

LIBERTÉ
ET
PATRIE





COLOPHON

Auteur

Benoît Perrier

Responsable de l'énoncé théorique

Prof. Nicola Braghieri

Directeur Pédagogique

Prof. Luca Ortelli

Maître EPFL

Mathias Dépierraz

Photographie couleur

Benoît Perrier

Photographie noir & blanc

Archive *Die Bauernhäuser der Schweiz*,

Vol. 16, 17, 19, 18, 31 (Voir bibliographie)

Graphisme

Benoît Perrier

Polices de caractère

Bradford LL & Circular LL

Impression

Flash and Go sàrl, Vevey

Reliure

Dignes, Vevey

© 2020

Cultiver la forme

Étude du bâti rural vaudois et appenzellois

Benoît Perrier

Énoncé théorique de Master en architecture
École polytechnique fédérale de Lausanne
Semestre d'automne 2019-2020

Sous la direction du Professeur Nicola Braghieri

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos

1	Agriculture et Architecture	10
1.1	Contexte helvétique	12
1.2	L'entre-deux	15
2	Rencontre fortuites	16
2.1	Faire	18
2.2	De l'intérieur	21
2.3	Réciprocité	23
3	Environnement	26
3.1	Danser avec les vaches	28
3.2	Danser avec le vent	30
3.3	À contretemps	32
4	Hors-sol	34
4.1	Prendre soin	36
4.2	Éloignement	38
4.3	Similitude différentes	42
5	Er-bauer	44

Bibliographie

INDEX PHOTOGRAPHIQUE

Volumes	71
Surfaces	97
Poteaux	123
Angles	145
Cheminées	167

AVANT-PROPOS

Durant les cinq dernières années en école d'architecture, j'ai pu découvrir et me passionner pour les grands édifices de l'histoire de la discipline ainsi que pour les longs débats qui animent les corridors. Mais rien n'a dépassé la fascination que je porte pour le bâti rural. Malgré les nombreux textes et publications collectés sur de nombreux architectes, les ouvrages concernant la maison paysanne occupent la plus grande place. L'observation de cette forme d'habitat stimule autant mes pensées qu'elle développe mes considérations sur l'Architecture. C'est pourquoi ce travail de fin d'étude est perçu comme une occasion d'entreprendre enfin une étude et des réflexions plus approfondies sur le sujet. L'attrait pour les bâtiments agricoles ne peut s'expliquer sans dévoiler mon attrait pour le travail manuel et l'agriculture. Ayant passé mon enfance à la ferme, cette recherche s'affirme définitivement comme la possibilité de tenter de comprendre plus précisément ces manières de faire.

Par ailleurs, durant mes stages et mes études d'architecture une tension a toujours été présente entre la pensée qui se développait durant un travail manuel et la pensée que je devais fournir dans le développement d'un projet.

Mes sincères remerciements vont à Nicola Braghieri, pour son enthousiasme et ses commentaires perspicaces, et à Mathias Dépierraz pour ses encouragements et le partage de son expérience personnelle. Je tiens également à exprimer toute ma reconnaissance à Maude Gyger pour son aide, ses conseils et son écoute attentive, à Pierre-Yves Gyger pour sa relecture minutieuse et son matériel photographique, ainsi qu'à ma famille pour son soutien et sa patience tout au long de ma démarche.

L'observation de son environnement et la connaissance de celui-ci ne peut pas être mieux enseigné que par le travail de la terre. En se référant à la « révolution néolithique » et à la « révolution urbaine » comme l'a appelée Vere Gordon Childe¹, on peut considérer l'architecture et l'agriculture comme des sœurs jumelles. L'hypothèse de Goerd Peschken selon laquelle l'ordre dorique naît de la sublimation du grenier à grains², questionne les fondements mêmes du vocabulaire architectural antique, dérivé d'une construction rurale. Et si apparemment les copistes du XIV^e siècle ont trouvé bon de relier le traité de Vitruve *De Architectura* au traité de Varron *Rerum Rusticum*³, c'est qu'ils considéraient toujours les deux disciplines, l'agriculture et l'architecture, comme des facettes ou des éléments complémentaires d'un même souci de la gestion, de la culture et de l'embellissement des territoires.

Parler d'agriculture dans le domaine de l'architecture, c'est non seulement parler de territoire, mais aussi de milieu naturel, d'environnement, d'écosystème et de sol. Des notions qui, dans la pratique, nécessitent des connaissances spécifiques et un savoir-faire indissociable d'une région. Initialement, pour être exercée, l'agriculture traditionnelle exige une observation assidue de son milieu et sa pratique est contenue dans les circonstances, dans le site. Que ce soit pour transformer une plante sauvage en plante cultivée, ou une bête sauvage en animal domestique, il fallait élaborer des techniques souvent longues et complexes, développées dans une curiosité toujours en éveil pour les organismes vivants et les événements — parfois imprévisibles, parfois périodiques — des opérations de la nature. Seule cette attention consciencieuse des observations et des expériences pouvait donner des résultats pratiques et utilisables. Parler d'agriculture c'est parler de lieux et de relations de proximité avec ce qui nous entoure, et plus particulièrement des relations qu'entretient l'homme avec la nature.

1 Voir V. Gordon Childe, « The Urban Revolution », *The Town Planning Review* 21, n° 1 (1950) : 3-17.

2 Goerd Peschken, « Temple et Démocratie, la signification de l'architecture dorique », *Marnes : documents d'architecture* 3 (2014), 288-314.

3 Relation recueillie au sein du cours de Sébastien Marot, *Critique du projet urbain contemporain*, AR-493, 2018.

C'est sur cette interdépendance, entre lieux et pratiques, que se fonde cette recherche. En partant de l'hypothèse que l'architecture est fortement déterminée par ces mêmes rapports, avec l'intuition que l'acte de construire n'est pas si différent de l'acte de cultiver. C'est une problématique du proche, moins dans l'idée d'opposer le local au global et d'en discuter les rapports géographiques, mais plutôt dans l'idée de discuter les connaissances et les formes qui se développent dans un contact étroit avec les choses elles-mêmes. C'est-à-dire de la connexion qui s'opère entre la pratique et l'expérience faite dans un milieu et le caractère du bâti. Il s'agit ici de concevoir la relation entre architecture et agriculture à partir de leur pratique plutôt qu'à partir de leur objet. En d'autres termes c'est les mouvements du paysan avec la matière et au sein de son environnement qui sont discutés et mis en réflexion pour penser l'architecture. Proche des choses, sous-entend que l'on fait « avec », que rien n'apparaît soudainement, que tout naît de relations, que rien n'est défini à l'avance ou en amont, mais que tout se crée dans l'acte et de la relation au lieu. C'est un travail qui se réalise avec la connaissance familière de ses contours.

Opposer la ville à la campagne ne permet en rien d'observer l'agriculture et l'architecture comme pouvant être deux arts faisant partie d'un seul et même creuset spirituel⁴. Cependant la campagne n'est pas la ville — une entité monolithique et identifiable — au contraire celle-ci doit s'accommoder des différences ; les zones pavillonnaires se confrontent aux zones industrielles, les champs de maïs à la pelouse, le tracteur à la station service. Irréductible à une définition cohérente, c'est bien dans ces cohabitations que l'imprévu surgit, que l'ordre toscan rencontre la spontanéité rurale. La confrontation des deux disciplines s'observe bien plus facilement en campagne. C'est pourquoi afin de

4 Le terme creuset est dérivé d'une citation de François Cointeraux, inventeur et architecte désirant réunir l'architecture et l'agriculture, « *L'architecture, de tous les temps, a été traitée isolément; L'agriculture, de tous les temps, a été expliquée séparément. C'est une erreur: ces deux arts ne sauraient être approfondis, qu'en fondant leurs principes dans le même creuset de l'esprit; il en résulte une science nouvelle, que je nomme avec fondement Agritecture.* »

Citation apparaissant dans deux ouvrages ;

Laurent Baridon, Jean-Philippe Garric, et Gilbert Richaud, *Les leçons de la terre : François Cointeraux (1740-1830), professeur d'architecture rurale* (Paris : INHA/Les Éditions des Cendres, 2016), 2.

Jean-Philippe Garric, *Vers une agritecture : architecture des constructions agricoles (1789-1950)*, Collection Album d'architecture (Bruxelles, Belgique : Mardaga, 2014), 71.

mener à bien cette recherche, une observation photographique en milieu rural à été entreprise. Dans un premier temps pour vérifier les premières présomptions et dans un second temps pour établir des points clés permettant la compréhension et l'approfondissement de l'hypothèse. Choisir des régions rurales en suisse comme point de départ à ce travail est stimulé d'une part, par le lien sous-jacent que l'on peut établir entre agriculture et architecture, et d'autre part, par la diversité du caractère architectural que l'on peut y découvrir. Cela permet de discuter à la fois de lieu et d'attitude, et dans quelle mesure l'un dépend de l'autre et réciproquement. Observer le bâti rural aujourd'hui, c'est interroger autant une manière de faire les choses qu'une attitude générale envers la connaissance et l'expérience.

Compte tenu de la volonté de discuter de synergie et de liens entre différentes échelles, les photographies sont regroupées à la fin de cet ouvrage afin d'offrir une vision globale de l'état des lieux. Organisées selon des catégories distinctes, il est possible de procéder également à une observation attentive des différents types de bâtiments comme des différentes solutions constructives adoptées dans chaque région. Afin de cibler un cas d'étude, et de rendre compte de la diversité des pratiques agricoles et son bâti au sein d'un milieu naturel spécifique, l'attention s'est portée exclusivement sur les exploitations laitières du canton de Vaud et d'Appenzell. L'observation d'un seul système de production agricole dans deux régions distinctes du même pays, offre non seulement une vision de l'influence des conditions géographiques mais offre aussi un espace de réflexion sur les différentes manières de bâtir et de cultiver au sein d'une même organisation sociale, économique et politique.

1.1 Contexte helvétique

Jusqu'en 1950 la Suisse était autrefois un pays essentiellement agricole avec seulement quelques petites villes. Constituée de quatre grandes régions géologiques distinctes : les Alpes, les Préalpes, le Jura et le Plateau, les différences topographiques du pays ont donné lieu à différents types d'agricultures. De par les difficultés d'accès à certaines régions et avant l'essor massif des moyens de communication et des transports, l'agriculture s'est développée indépendamment d'une région à une autre. Si il est vrai qu'initialement le territoire était tout d'abord forestier, l'agriculture a, dès ses débuts, pris la forme d'exploitation pastorale favorisant une économie laitière. Compte tenu des difficultés de cultiver les territoires accidentés, l'élevage s'avère être le système de production dominant dans le secteur alpin. Dans les régions de plaine, une économie maraîchère a pu se développer, favorisée par des terrains relativement nivelés.

En observant l'agriculture traditionnelle, on s'aperçoit que les différences économiques, topographiques et climatiques du pays ont non seulement donné lieu à différentes manières de cultiver le territoire, mais ont également donné lieu à différentes manières de le construire. Il existe donc une grande diversité du caractère bâti, diversité qui semble correspondre aux différents savoir-faire développés dans chaque région. Les trente-cinq ouvrages édités par la Société suisse des traditions populaires *Les Maisons rurales* en témoignent. La Suisse permet donc encore facilement d'observer un bâti, dont le caractère architectural semble être la conséquence d'une filiation directe avec la pratique agricole. C'est l'idée d'une relation qui s'illustre très bien dans une citation de François Cointeraux : « *La profession de bâtir et celle de cultiver doivent être exercées par une même personne.* »⁵ Sans tenter une généralité, il s'avère effectivement que pour certains bâtiments répertoriés, leur construction était menée par des artisans souvent eux-mêmes agriculteurs, ou que le paysan lui-même ait activement participé au chantier⁶. Ce qui n'est à l'évidence plus le cas aujourd'hui. Dès l'avènement des transports et des politiques globales, des changements massifs se sont faits sentir dans l'agriculture et donc dans la construction rurale, donnant lieu à des bâtiments très différents de ceux mentionnés ci-dessus. L'édification des nouvelles fermes est maintenant prise en charge par des entreprises spécialisées, apposant leur marque sur l'ensemble de leurs œuvres. Le caractère de leur construction se répand sur le territoire, outrepassant les différences qui pouvaient être relevées autrefois entre les bassins-versant.

Mais hormis le fait que l'agriculture ait subi des transformations majeures depuis l'essor industriel, une spécificité du contexte agricole helvétique se situe dans la place que le paysan a au sein du pays. Un examen plus approfondi de l'économie, révèle qu'un agriculteur bénéficie de subsides directs provenant du gouvernement. En soi, un paysan est partiellement « un employé de l'état ». car comme mentionné dans la modification de 1998 de la loi suisse sur l'agriculture ; La Confédération veille à ce que l'agriculture réponde, à la fois aux exigences du marché et à la conservation du paysage rural, faisant du paysan Suisse autant

5 Jean-Philippe Garric, *Vers une agriecture : architecture des constructions agricoles (1789-1950)*, Collection Album d'architecture (Bruxelles, Belgique : Mardaga, 2014), 71.

6 Voir la recherche élaborée sur les fermes vaudoise par Henri Burnier, *Maisons paysannes vaudoises : architecture et histoire* (Yverdon : Thièle, 1982), 27-38. Ainsi que David Meili, *La maison paysanne et la vie rurale en Suisse* (Lausanne : Payot, 1985), 69.

un producteur qu'un gardien de la campagne⁷. Mais cette double tâche n'est pas aisée face aux changements structurels progressifs que le pays subit, poussé par les changements de modes de vie et des concurrences toujours plus fortes.

Au fil des années, de par la pression des marchés, une partie des exploitations a dû se résigner à augmenter sa production pour être en capacité de subvenir à ses besoins. Les exploitations qui n'avaient pas les ressources disponibles pour s'adapter ont péri, laissant leurs terres aux plus riches, qui eux étaient en mesure de s'agrandir et de correspondre aux demandes de production de leur temps. En raison de leur situation géographique, les exploitations de plaine étaient avantagées, celles-ci étant davantage en mesure de croître et de répondre aux besoins de l'industrie alimentaire, contrairement aux fermes de plus haute altitude, qui éprouvent plus de difficultés à augmenter leur rendement. Ayant des terres moins appropriées à la culture fourragère et des pâturages plus difficiles d'accès à la mécanisation, les exploitations de montagne sont encore aujourd'hui restées relativement petites. Cette taille ne suffit d'ailleurs pas toujours à fournir un revenu économique suffisant pour une famille, c'est pourquoi il est commun que le paysan travaille également dans d'autres domaines, tel que celui du tourisme ou de la construction, durant les périodes plus creuses.

Il existe aujourd'hui une grande diversité de pratiques agricoles dans les campagnes suisses. De la région alpine du Pays-d'Enhaut, en passant par le plateau vaudois, jusqu'en terre Appenzelloise, il est possible d'être confronté à des approches très différentes vis-à-vis du territoire. Au sein d'une même économie, ici laitière, les manières de cultiver les sols et de travailler au sein d'un milieu naturel sont loin d'être semblables. Une exploitation ne répond pas forcément à elle seule à la double tâche de productivité et de soin assigné par la Confédération helvétique, que ce soit par des contraintes géographiques, économiques ou même par choix, elle semble prendre le parti de privilégier l'une des deux au

7 Pour une plus grande vue d'ensemble des enjeux de l'entretien du paysage rural en Suisse voir Marcel Meili, «“Lovely Swiss Countryside” : Myth and Reality in the Urban Topography», in *Landscape Architecture in Mutation : essays on urban landscapes* (Zürich : gta Verlag, 2005), 137-153.

Loi fédérale sur l'agriculture (LAgr) du 29 avril 1998 : «Art. 1 But : La Confédération veille à ce que l'agriculture, par une production répondant à la fois aux exigences du développement durable et à celles du marché, contribue substantiellement : à la sécurité de l'approvisionnement de la population ; à la conservation des ressources naturelles ; à l'entretien du paysage rural ; à l'occupation décentralisée du territoire ; au bien-être des animaux.»

détriment de l'autre, (ou pour le dire autrement ; les choix de développement d'une exploitation semblent s'appuyer soit plutôt sur une attention portée au soin, soit sur une volonté de productivité, rarement sur les deux simultanément.) Les exploitations dont les ressources naturelles et économiques le permettent se sont lancées dans un système de production plus intensif, répondant ainsi aux demandes croissantes du marché, alors que d'autres exploitations, le plus souvent à l'écart des accès et grands axes nationaux, favorisent des systèmes de production qui s'apparentent plus à un soin paysager qu'à une volonté de croissance. Ces deux extrêmes cités ne sont bien évidemment pas représentatifs de la masse, mais servent à définir un cadre dans lequel s'inscrivent une variété d'intermédiaires ou d'alternatives, si il en existe.

1.2 L'entre-deux

La globalisation et l'intensification des exploitations agricoles ont conduit à l'élaboration de constructions spécialisées, mais n'en sont pas pour autant devenues la norme. Aujourd'hui, le paysage se constitue à la fois de fermes traditionnelles et de fermes contemporaines. Il est possible d'identifier des techniques de constructions et d'exploitations encore artisanales et issues de coutumes anciennes, comme il est aussi possible de faire face à des techniques plus universelles provenant de l'industrie. Si l'on peut associer la ferme vernaculaire aux techniques artisanales et la ferme contemporaine aux techniques industrielles, ce n'est cependant pas une distinction valable pour tous les bâtiments. Certains édifices traditionnels regorgent de nouvelles technologies et certains édifices contemporains semblent regorger de transformations et d'ajouts artisanaux. En parcourant les différentes exploitations du canton de Vaud et du canton d'Appenzell, on peut distinguer cette mixité de techniques à plusieurs reprises. Le plus souvent ce sont des matériaux industriels qui sont utilisés sur des bâtiments vernaculaires, alors que la structure traditionnelle persiste, l'enveloppe initialement faite de matériaux régionaux comme le tavillon est remplacée par l'Eternit ou la tôle. A l'inverse, il arrive aussi certaines fois qu'un bâtiment neuf soit construit selon une forme traditionnelle défiant la distinction historique, comme c'est le cas d'une ferme dans la région d'Ollon, dont la charpente est fabriquée selon les méthodes traditionnelles sur un étage fait de brique en terre cuite, regroupant toutes les caractéristiques des constructions modernes⁸. Dans un autre cas encore, les murs d'une écurie

p.
150

p.
98-99
148

8 D'après le témoignage du paysan, Olivier Dulex, la ferme construite en 1947 a brûlé en 1991, la charpente a été reconstruite par la suite.

sont construits en madriers avec un revêtement fait en tavillons et en boiserie sculptée à la main. Tous semble correspondre à l'archétype de la ferme vernaculaire appenzelloise, jusqu'à ce qu'on découvre la face d'un profilé en acier standard sortant d'un mur latéral, et qui, après observation depuis l'intérieur, s'avère supporter un plancher.

Dans ces exemples les techniques se mélangent, il n'y a pas de limites claires, les évolutions impulsées à l'échelle nationale et les exigences locales semblent se croiser, formant des ensembles architecturaux à la fois empreints d'une culture savante à volonté universelle et ancrés dans la tradition et l'artisanat local. Une classification devient alors difficile et s'astreindre à opposer la tradition à la modernité, ne semble pas permettre une compréhension qui rend compte de l'attitude entreprise dans ces constructions à caractère *hybride*. Pas plus que de mettre en opposition la maison du paysan bâtisseur, « naïve » à celle du concepteur urbain, « rationnelle » voire « sophistiquée ». S'en tenir à ses oppositions serait réduire un objet construit à un ensemble fixe de traits de caractère, sans rendre compte des conditions réelles qui ont permis la construction de tels bâtiments ou leurs transformations. Ne serait-il pas plus judicieux d'expliquer ces constructions par l'observation des gestes et des procédés qui ont permis leur élaboration? D'ailleurs si il est possible de remarquer ou d'être surpris par ces assemblages, n'est ce pas parce qu'ils réunissent des manières complètement différentes de penser la construction?

Le partage — et dans certains cas la réunion — que l'on perçoit entre savoir-faire artisanaux et procédés industriels, paraît alors une bonne entrée en matière dans les champs de l'agriculture et de l'architecture, étant donné qu'il concerne autant le bâti rural que les systèmes de productions agricoles présents sur le territoire.

2 Rencontres fortuites

De par la nécessité d'adaptation ou la rencontre de nouveaux besoins, beaucoup de constructions rurales font l'objet de modifications, d'agrandissement voire d'ajouts exécutés par le paysan lui-même. Ces constructions sont généralement faites sur le vif, avec les matériaux disponibles. Aucune planification préalable n'en définit la fabrication. Lorsque dans la transformation d'un bâtiment vernaculaire ou la construction d'une annexe le paysan utilise des matériaux industriels préfabriqués, ceux-ci ne sont, dans la

plupart des cas, pas utilisés pour ce qu'ils sont, en d'autres termes leur usage est parfois détourné, ne répondant plus à la fonction pour laquelle il ont été conçus. L'usage auquel un matériau est destiné, prédéfini en usine, ne permet pas de comprendre les raisons de la rencontre d'une antenne de télévision et d'un tuyau d'assainissement d'eaux usées. Que ce soit l'antenne ou le tuyau, ces deux objets sont assignés à des catégories distinctes dans un catalogue, télévision et eau, et sont par conséquent communément utilisés séparément. Si il y a rencontre, celle-ci ne serait-elle donc pas plutôt produite par la valeur intrinsèque de chaque élément, tels que le poids, la solidité, la résistance aux intempéries ou au soleil, la couleur, la taille, les proportions, etc... ?

Prenons un exemple, celui de la rencontre d'un tuyau d'évacuation des eaux usées préfabriqué et d'un grenier à foin traditionnel construit en madriers. Initialement le grenier est un volume autonome, utilisé pour le stockage du foin ramassé dans les prairies attenantes, aucun système de sanitaire n'est utilisé. Mais admettons dans un premier cas, que l'on souhaite justement raccorder ce bâtiment au réseau d'eau car nous avons l'intention de transformer l'intérieur du bâtiment. Après avoir imaginé et conçu une modification pour le grenier, une décision est alors prise concernant le cas des eaux usées et un tuyau préfabriqué est alors choisi dans un catalogue concernant les systèmes de conduits.

Dans un second cas, les fondations du grenier sont en mauvaise posture celles-ci faites en bois, leur base pourrie sous l'effet d'un contact direct au sol, permettant à l'humidité du terrain de remonter par capillarité. Il s'avère donc nécessaire de remplacer celles-ci afin de permettre la pérennité du grenier. Les trois piliers de bois sont cependant actuellement de différentes tailles car le sol n'est pas régulier. Il est donc nécessaire de pouvoir remplacer les piliers de bois par un élément qui permet différentes hauteurs, qui résiste à l'humidité et qui soit notamment facilement transportable, le grenier n'étant pas accessible facilement, il faudra manier ces pièces à dos d'homme. Quoi de mieux qu'un cylindre creux, léger, fait en béton préfabriqué, résistant aux intempéries, et de plus fait d'un profil permettant l'assemblage de plusieurs de ces éléments offrant la possibilité d'atteindre plusieurs hauteurs et de les transporter séparément? Voilà donc un autre cheminement possible pour amener un tuyau d'évacuation des eaux à rencontrer un grenier à foin. Dans le premier cas, le tuyau est amené à être utilisé pour ce qu'il est, pour son étiquette si l'on peut dire. Dans le deuxième cas, en rien l'étiquette « tuyau d'évacuation des eaux usées » ne peut être utile à cette rencontre, mais plutôt « cylindre creux de béton modulable ». L'objet pour lui-même ne

semble pas exister. L'assemblage ne se fait pas dans la juxtaposition de deux éléments d'un catalogue dont l'usage est prédéfini, mais dans la relation et la juxtaposition de caractéristiques inhérentes à l'objet.

Claude Lévi-Strauss présente dans le premier chapitre de son ouvrage *La Pensée sauvage*, non pas la pensée des peuples primitifs, mais le fondement primitif de la pensée. Le processus qui explique la transition de la nature à la civilisation. Il décrit une forme d'activité qui subsiste parmi nous qui lui permet de présenter ce qu'il nomme la science du concret, le bricolage. Pour le bricoleur les éléments qu'il utilise n'ont aucune relation avec sa tâche, étant donné qu'en chaque pièce subsiste quelque chose de prédéterminé, dû à l'usage pour lequel elle a été conçue. Avant toute action le bricoleur interroge le matériau dans son « trésor », il tente de comprendre de nouvelles significations et possibilités afin de dégager les qualités aux objets eux-mêmes. A terme, c'est la disposition interne des parties qui définit l'ensemble à réaliser.⁹

Pour ce faire l'individu a connaissance des éléments, pas uniquement dans leur forme, mais à travers l'expérience de ceux-ci. La compréhension des caractéristiques intrinsèques potentielles d'un élément trouvé et la traduction de celles-ci en éléments utilisables pour la réalisation d'un objet construit exige une interaction avec le matériau en question, c'est de lui qu'on reçoit un enseignement. Cela demande de mettre entre parenthèses toutes les idées préconçues qui risqueraient de donner prématurément une forme prédéfinie à une observation. Apprendre du matériau demande donc une pratique, on laisse la connaissance croître à la faveur d'une attention et d'un engagement impliqué auprès de celui-ci. Il en va de même pour le charpentier qui travaille avec le bois, le jardinier qui prend soin des plantes et pour le paysan qui court avec les vaches.

2.1 Faire

Dans le cas de la transformation du grenier, la pensée du paysan « bricoleur » qui considère les qualités matérielles du tuyau d'évacuation des eaux plutôt que l'objet qu'il représente, est lié à un usage pratique du matériau. Ce n'est pas l'application d'un savoir objectif établi au préalable, mais plutôt une

9 Claude Lévi-Strauss, « La science du concret », dans *La Pensée sauvage*, (Paris : Presses Pocket, 2010), 11-49.

compréhension qui s'établit dans une situation, dans un face à face avec la matière. C'est lors d'un engagement concret avec la matière que les qualités s'en libèrent. La compréhension par la pratique, à travers les gestes et la répétition, est au centre de l'apprentissage pour un artisan, le savoir-faire se développe en prêtant une attention rigoureuse aux subtilités de la matière. Les efforts pour faire un travail de qualité sont reconnus comme étant dépendant de la curiosité portée à l'égard du matériau.¹⁰

Prenons à nouveau le grenier cité plus haut, celui-ci est construit en madriers. L'écorce a été enlevée sur chaque tronc préalablement coupé, avant d'être taillé et assemblé pour former les murs. Si ce travail s'effectue à la main, la technique couramment utilisée consiste à retirer l'écorce à l'aide d'une plane, outil composé d'une lame légèrement incurvée d'un bout à l'autre avec un tranchant convexe. Munie de deux poignées à chaque extrémité de la lame, la plane permet le dégrossissage et le creusage de formes courbes, galbées ou même droites. Dans l'idéal le tronc est étendu horizontalement à hauteur de hanches de manière à pouvoir enlever l'écorce en maniant la plane en la tirant contre soi¹¹.

Dès le départ, même si l'activité peut sembler simple, celle-ci demande de la pratique et de la répétition afin de comprendre et saisir les subtilités du travail telles que, l'inclinaison de la lame, la pression exercée sur celle-ci, la position des doigts jusqu'à la position du bassin et des pieds, ainsi que le rythme des mouvements. Tous ces paramètres doivent être exercés et contrôlés simultanément. Une concentration excessive sur l'un des éléments au détriment d'un autre, réduit la qualité du travail final. La nature du matériau peut s'avérer également récalcitrante, le bois n'étant pas homogène une partie plus coriace peut stopper la cadence du travailleur, tandis qu'une pression trop forte sur une partie plus tendre risque de lui faire perdre l'équilibre. Une mise en place scabreuse de l'espace de travail nécessitera également plus de concentration lors de certains mouvements.

10 Voir Richard Sennett, « Conscience matérielle », dans *Ce que sait la main : la culture de l'artisanat*, trad. par Pierre-Emmanuel Dauzat (Paris : Albin Michel, 2010), 165-201.

11 L'expérience a été faite au côté d'un menuisier durant la construction d'un sauna au sein d'un atelier organisé par l'Université norvégienne de sciences et de technologie, à Trondheim. Les informations ici relevées se basent sur des observations personnelles ainsi que sur des interviews faites avec les personnes du groupe de travail.

L'activité demande constamment de l'attention et du soin à la gestuelle, à l'action. C'est un soin accordé à l'opération, et donc aux rapports entre l'individu et la matière. Que ce soit dans l'écorçage ou la creuse, de par la résistance du matériau et les frictions provoquées entre la plane et le bois, la forme n'est pas imposée à la matière de l'extérieur, mais engendrée par le champ de force qui se déploie dans les relations entre le menuisier et le bois. De plus d'autres forces peuvent également influencer le processus. Un travail extérieur dans des températures relativement froides risque de provoquer des mouvements plus brusques, un bois trop humide risque de contraindre la lame dans une certaine direction. Si l'environnement climatique peut être influent, la condition physiologique du menuisier peut aussi l'être, tout comme les caractéristiques du bois à un instant défini.

Après une telle expérience, il devient clair qu'une compréhension des caractéristiques inhérentes du matériau et leur signification concrète semble se faire plus aisément à travers la pratique que si il avait fallu apprendre l'écorçage à travers la lecture d'un article ou d'une vidéo. D'ailleurs en lisant ces lignes on a pu apprendre et s'imaginer le déroulement de l'opération à effectuer, mais il sera très dur de parfaire à cette activité sans s'exercer. La compréhension s'établit lors de l'acte. C'est une expérience, entre pratique et théorie que l'on peut tous expérimenter. On peut passer du temps à lire un article nous expliquant comment planter un clou ou même regarder une vidéo à ce propos, mais c'est seulement quand nous empoignerons le marteau que l'on saisira comment ne pas se frapper les doigts. Nous comprendrons l'effort, la technique requise et pourquoi on procède plutôt de cette manière plutôt qu'une autre. Comprendre depuis le cœur du mouvement des choses, permet d'agir et de réagir plus facilement si l'on modifie la tâche à effectuer, et permet de *faire* sur la base de ce que nous avons entre nos mains.

Que ce soit pour l'écorçage ou le creusage de formes plus complexes, lorsque le menuisier façonne le bois, ne serait-il pas en train de penser constamment à son œuvre et de parfaire ses contours à la mesure de ses mouvements, plutôt que d'agir sur la matière en ayant pensé préalablement à une forme finale? Ce processus d'action peut être entendu comme une manière de *faire*, dans l'idée d'agir et de concevoir dans l'acte, à la différence de penser le *faire* en terme de projet qui impliquerait d'avoir d'abord une idée en tête et se procurer ensuite les matériaux nécessaires à sa réalisation. Dans le deuxième cas le praticien impose une forme à une matière, il conçoit dans son esprit avant d'imposer son idée au monde extérieur. Tim Ingold explique ce type de conception qui est connu sous le nom d'hylémorphisme, du grec hyle (ma-

tière) et morphe (forme). Il définit également ce que pourrait être un type de conception qui découle du *faire*, dans le premier cas présenté ici, « *Je voudrais au contraire penser le faire comme un processus de croissance. Cela place dès le départ celui qui fait comme quelqu'un qui agit dans un monde de matières actives. Ces matières sont ce avec quoi il doit travailler et le processus de fabrication consiste à « unir ses forces » aux leurs, les rassemblant ou les divisant, les synthétisant ou les distillant, en cherchant à anticiper sur ce qui pourrait émerger.* »¹² Il poursuit par expliquer que dans ce cas l'œuvre ne découle justement pas d'une image imposée de l'esprit du fabricant, mais de son engagement avec la matière elle-même. La matière est ici définie comme tout ensemble d'information qui est utilisé pour un travail. Nous serions donc plus confrontés ici à un type de conception selon laquelle l'acte de *faire* se ramène à un processus de croissance, qui consisterait ni plus ni moins à mettre en correspondance celui qui fait avec le matériau qu'il travaille.

2.2 De l'intérieur

A la différence d'un développement de connaissances externes à la matière, lorsque qu'un artisan travaille *avec* la matière il collecte des données et développe des connaissances dans l'action, dans le travail, c'est-à-dire depuis l'intérieur. Il s'agit plus d'un travail dynamique, dont l'action devient le fruit de la connaissance. L'artisan, partant d'une attention adapte ses faits et gestes au fur et à mesure du travail. Les connaissances se développent de l'intérieur, à travers un engagement pratique et sensitif au sein de son environnement et non pas après coup. Dans la réitération des gestes le savoir se construit, il n'est pas reconstruit de l'extérieur sur la base d'analyse de données collectées au sein d'un cadre théorique.

L'idée d'une conception dynamique peut s'expérimenter lors de la construction d'un mur en pierre, comme il en existe aux abords des prairies. Certains greniers à foin sont également construits avec des fondations en pierres, un mur fait de roches ramassées sur le site délimite la périphérie du bâtiment, sur-lequel vient se poser une ossature en madriers. Si certains sont construits à l'aide d'un mortier à liant d'autres sont construits en maçonnerie à sec, l'élaboration de ce dernier demande constamment une concentration intellectuelle et une capacité d'adaptation durant l'entier

12 Tim Ingold, *Faire : anthropologie, archéologie, art et architecture*, trad. par Hervé Gosselin et Hicham-Stéphane Afeissa (Bellevaux : Dehors, 2017), 60.

de la construction. L'expérience a été menée durant plusieurs chantiers¹³. Les pierres étant extraites sur place, leur forme est très diversifiée et ne s'apparente que dans de très rares cas à des blocs rectangulaires. De plus le fait de ne pas utiliser de liant ne facilite bien évidemment pas l'assemblage de celles-ci. Pour commencer il s'agit de trouver les pierres dans les environs du sites, une fois dénichées il faut les transporter proche de la construction pour enfin tenter de les empiler de sorte à créer un mur. Le fait de choisir les pierres les plus lourdes et les plus stables pour la base et ensuite préserver une régularité du bas au haut fait partie des informations que l'on peut apprendre au préalable, avant le début de la construction. Mais un autre type d'information semble être plus dynamique et intérieure à l'opération, ne faisant pas partie d'un apprentissage préalable. Lorsqu'une pierre est placée il faut déjà anticiper sur la façon de placer la suivante. Si la première pierre est mal placée, il sera difficile de continuer. Quand le maçon essaye de mettre en place une pierre, les difficultés qu'il a à la bouger, la tourner ou l'incliner, lui permettent de reconnaître les caractéristiques sur lesquelles il peut penser. Après manipulation, il est capable d'imaginer la taille et la forme souhaitée des prochaines pierres, et ses mains ont connaissance du volume qu'elles doivent avoir. C'est avec ces informations qu'il va à la recherche de la pierre suivante. Par la vue, la pierre qui semble adaptée sera identifiée et avec ses mains il pourra reconnaître le volume souhaité.

Au moment où le maçon place une pierre et qu'il essaie les différentes possibilités, il est constamment en train de penser aux autres pierres qu'il a à disposition ou qu'il devrait avoir. Un effort d'anticipation est très important lors de ce travail, lorsqu'il manipule les pierres dans ses mains il retient intellectuellement toutes leurs spécificités. Et c'est de ces informations qu'il essaie d'assembler et de comprendre quelle pierre peut aller avec une autre. Il semble qu'il construit un « catalogue » de pierres dans son esprit pour ensuite pouvoir déterminer laquelle est la meilleure. Cette gymnastique entre la main et l'esprit ne s'arrête qu'à la fin présumée du mur. Une constante concentration manuelle et intellectuelle est requise.

13 L'expérience a été menée durant plusieurs chantiers de réaffectation de mur en pierre sèche dans des alpages aux Grisons, ainsi qu'au sein du même atelier cité plus haut, organisé par l'Université norvégienne de sciences et de technologie, à Trondheim. Les observations se basent également sur l'expérience personnelle ainsi que des interviews pour ce qui concerne le chantier à Trondheim.

Ce qui pourrait apparaître comme un travail répétitif et machinal d'un œil extérieur est un processus complexe et réciproque pour le praticien. Comme le décrit Richard Sennett, il doit « *toujours devancer d'un temps le matériau* »¹⁴. Que ce soit dans l'action de la plane sur le bois ou la juxtaposition des pierres, l'artisan est confronté aux variations continues de la matière, il travaille avec ses singularités. Aucun mouvement n'est identique à un autre. Lors de la répétition des gestes, et l'affirmation d'un rythme, l'artisan tente d'harmoniser les singularités et non pas d'en extraire une constante. Là est le secret d'un travail bien fait. L'individu en relation avec la pierre collecte des données depuis « l'intérieur », son travail se construit dans ses mouvements, au sein de l'opération qu'il s'est assigné. Le résultat de ce travail est un mur où chaque pierre est finalement en étroite relation avec la suivante, si celle de droite n'avait pas telle forme, celle de gauche de tiendrait pas, tout comme celle en dessous ou celle en-dessus. Chaque pierre agit sur l'autre et donne forme — ensemble — au mur.

2.3

Réciprocité

Le grenier que nous avons pris le temps d'étudier jusqu'à présent fait parti des bâtiments annexes au sein des exploitations laitières, notamment pour le canton de Vaud et d'Appenzell. En fonction de la répartition géographique d'un domaine et des différentes activités qui s'y établissent le paysan à recourt à différents bâtiments — détachés de l'étable principale — pour mener à bien ses activités. Dans la région vaudoise, le long des berges du Léman, de la Côte au Chablais vaudois en passant par le Lavaux, certaines exploitations laitières cultivent également de la vigne. Éloignées des villages, les parcelles dédiées à la viticulture — appelées « parchet » dans la langage régional — sont équipées de « capites », petits bâtiments permettant de ranger les outils et manger paisiblement à l'abri du vent ou de la pluie. Ces constructions varient en fonction des surfaces cultivées, des possibilités d'accès et de la déclivité. Résultant de leur petite taille et leur fonction sommaire, ces édifices sont souvent construits par l'exploitant, l'absence de plans ou autre support de planification fait de ces constructions des ouvrages pensés sur place. Le plus étonnant lors de l'observation de ces bâtiments, en dehors de leur variété, semble résider dans la relation qu'entretient le volume construit avec le milieu dans lequel il s'insère. Le vignoble se caractérise par une mul-

14 Richard Sennett, *Ce que sait la main : la culture de l'artisanat*, trad. par Pierre-Emmanuel Dauzat (Paris : Albin Michel, 2010), 239.

titude de murs flanqués sur les coteaux, afin d'éviter que l'érosion n'emporte la terre végétale. De plus, souvent moins évident lorsque l'on observe ces paysages à distance, un réseau d'écoulement des eaux parcourt les pentes, permettant la gestion des eaux entre les parcelles dans le but, d'une part de permettre l'arrosage de celles-ci mais, d'autre part, d'éviter le déplacement de la terre lors de fortes précipitations.¹⁵

Dans un exemple observé dans la région du Chablais vaudois, on peut distinguer une « capite » adossée à un mur, en s'approchant de celle-ci on remarque un décrochement en façade. Les murs faits d'un bardage en bois sont interrompus sur les façades latérales par un rectangle fait de béton situé dans le coin inférieur, proche du mur de vigne. Au premier abord ce décrochement pourrait s'apparenter à une improvisation lors de la construction ou alors à une volonté formelle. En grimpant sur le mur de vigne contre lequel le bâtiment s'appuie on peut remarquer une autre particularité, non seulement une rigole dans le mur permet l'évacuation de l'eau du toit à l'extérieur, mais un tuyau de descente guide les eaux à l'intérieur du bâtiment, par l'action d'un levier. Ce n'est qu'en rentrant dans la « capite » que l'on s'aperçoit que l'abri présumé renferme une fontaine, elle-même alimentée par le toit et produisant un motif distinct en façade.

Si l'on observe attentivement les éléments de la construction, une hiérarchie claire semble difficile à mettre en place, il est difficile de distinguer une fonction spécifique pour chaque élément. Toutes les parties semblent dépendre des autres, leurs formes ne peuvent exister individuellement. Le mur du vignoble est à la fois un mur de soutènement, un bord de la fontaine et un mur porteur pour le toit. Chaque élément semble être à la fois défini par les autres comme il semble lui-même les définir. La fontaine fait partie du système d'écoulement des eaux comme elle participe à la forme et à la structure de la « capite ». Il existe une relation entre les éléments qui ne s'établit pas seulement dans un sens, c'est-à-dire qu'il ne s'agit pas d'une adaptation à titre exclusif de la « capite » au milieu dans lequel elle s'insère, mais d'une mise en relation entre l'un et l'autre. Gilbert Simondon donne un exemple analogue de réciprocité entre un objet et son milieu associé lorsqu'il décrit le fonctionnement d'une turbine Guimbal. Il termine son explication ainsi : « *C'est de façon semblable que le monde géographique et le monde des objets techniques déjà*

15 Voir Denyse Raymond, *Les maisons rurales du canton de Vaud, tome 2 : Préalpes-Chablais-Lavaux*, vol. 17, Les maisons rurales de Suisse (Bâle : Société suisse des traditions populaires, 2002).

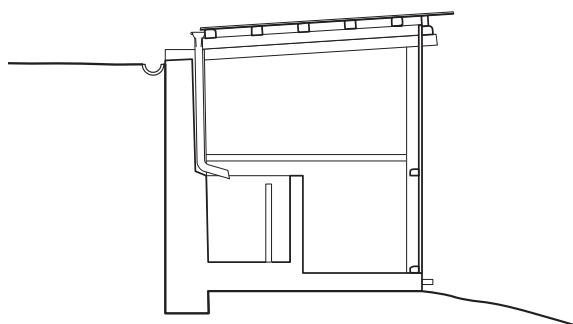
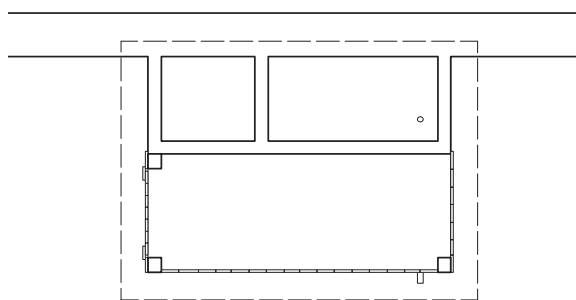
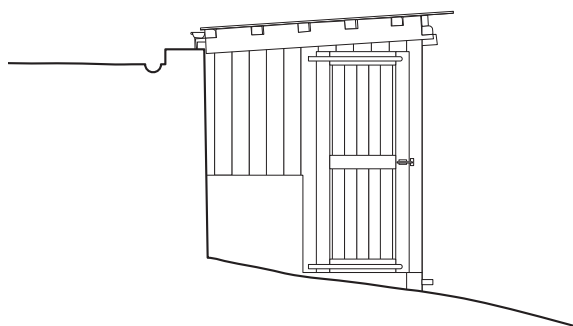
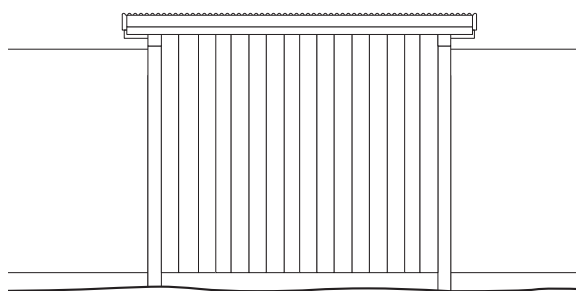
existants sont mis en rapport dans une concrétisation qui est organique, et qui se définit par sa fonction relationnelle. Comme une voûte qui n'est stable que lorsqu'elle est achevée, cet objet remplissant une fonction de relation ne se maintient et n'est cohérent qu'après qu'il existe et parce qu'il existe ; il crée de lui même son milieu associé et est réellement individualisé en lui. »¹⁶

Dans le cas de la « capite », le mur et la fontaine font partie des éléments caractéristiques du milieu qu'est le vignoble¹⁷. Couplée au milieu existant, la « capite » sacrifie son autonomie, hors de ce milieu elle perd toute valeur. Et ce n'est pas seulement le milieu qui agit sur la construction de la « capite », la « capite » elle-même, par l'élaboration du toit et de la fontaine, agit sur le fonctionnement du cheminement des eaux. Il y a une causalité réciproque entre l'objet construit et le milieu qui lui est associé. De la même manière qu'il y avait correspondance entre les pierres de notre mur manipulé par le maçon. Cette relation réciproque sous-entend que le bâtiment, ou tout objet construit,

16 Gilbert Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques*, (Paris : Aubier, 2012), 69.

17 Plan, Coupe et élévation de la capite mentionnée :

0 1 2 3m



n'est pas déterminé pour lui-même, isolé dans son propre fonctionnement, mais que c'est dans sa relation à son environnement concret, son site, ici le vignoble, que l'objet se détermine. Ce n'est pas une forme conceptuelle préalable qui s'impose au milieu, mais plutôt une forme qui émerge de l'interaction avec celui-ci. Il est d'ailleurs peut-être mal approprié dans ce cas de parler d'objet, qui par définition est une réalité matérielle ou immatérielle construite, stable et isolable. Considéré comme autonome et passif, l'objet est indifférent à ce qui l'entoure.¹⁸ Or, ici, ce n'est pas une forme pensée préalablement qui s'impose au milieu, mais plutôt une forme qui émerge de l'interaction avec celui-ci. Il s'agirait alors plus de comprendre l'objet comme étant actif, comme une « chose », dans le sens que l'entend Martin Heidegger, la « chose » est un rassemblement de matériaux en mouvement¹⁹. Elle n'est pas insensible à ce qui l'environne, au contraire elle se constitue et se détermine par ce qui l'entoure. De la même manière que l'artisan pense à partir de la matière, ici la « capite » semble être pensée à partir de son environnement.

3

Environnement

Peut-être est-il temps de définir ce que nous pouvons entendre par environnement. Le dictionnaire Larousse définit l'environnement comme étant « *ce qui entoure de tous côtés* ». On présuppose donc l'existence de quelque chose, susceptible d'être entouré. Dans ce sens initial l'environnement est la périphérie d'un centre, qui est souvent considéré comme un ensemble vaste dans lequel se contiennent objet, vivant ou/et non vivant²⁰. Ce vaste ensemble est compris comme étant ce à quoi un individu ou une espèce va s'adapter. Cependant la notion d'adaptation implique donc que l'environnement préexiste à l'individu, qu'il existe avant que des organismes ne l'occupent. Pour Tim Ingold cette conception ne tient pas compte de la propriété essentielle de tous les animaux, qui perçoivent et agissent dans leur environnement. Il s'agirait de ne pas définir l'environnement *d'un* animal du point de vue d'un observateur externe, pour qui le schéma centre-périphérie apparaît, mais plutôt de définir ce qu'est l'environnement *pour* l'animal.

18 Pour une définition plus complète voir Jacques Lévy et Michel Lussault, *Dictionnaire de la géographie (et de l'espace des sociétés)*, (Paris : Belin, 2013).

19 Martin Heidegger, « La chose », dans *Essais et conférences*, trad. par André Préau (Paris : Gallimard, 2001), 194-218.

20 Jacques Lévy et Michel Lussault, *ibid.*

Pour ce faire Ingold fait appel à Jakob von Uexküll, biologiste et philosophe allemand, qui tente de répondre à cette question dans sa *Théorie de la signification* de 1934, et la met en relation avec l'approche écologique de la perception du psychologue américain, James J. Gibson²¹. L'explication des différents points de vues s'élabore à travers un exemple qui prend en compte la signification d'une pierre : « *en elle-même, c'est-à-dire en tant que partie de l'environnement pour un observateur neutre, la pierre n'est rien d'autre qu'un objet doté de certaines propriétés essentielles de forme, de taille, de solidité ou de composition cristalline.* »²² Mais il est possible que la pierre ait pris part à des projets de différents individus : pour reprendre notre exemple précédent, un homme l'a peut-être ramassée pour construire un mur avant qu'il ne s'écroule, un insecte s'y est peut-être dissimulé, ou un oiseau l'a peut-être utilisée pour briser le cadavre d'une victime. Dans l'environnement de l'homme la pierre est une brique, dans celui de l'insecte un abri et dans celui de l'oiseau une enclume. Qu'il s'agisse de porter, de se cacher ou de briser, les qualités de la pierre sont indissociables du projet d'un sujet. Or Ingold précise que pour Uexküll, ces qualités ne sont pas des attributs de l'objet lui-même. Quand la pierre est saisie par un individu elle reçoit une nouvelle signification. C'est l'individu qui assigne des fonctions aux objets qu'il rencontre, il ne s'adapte pas, il adapte le monde à lui-même en lui attribuant les qualités qu'il souhaite. C'est l'inverse de ce que pense Gibson, pour qui ces qualités sont des potentiels inhérents aux « objets » eux-mêmes, qu'elles soient mises ou non à contribution par un sujet. Les qualités sont déjà présentes dans « l'objet », l'individu ne fait que les dévoiler dans son action. C'est dans l'implication de l'homme dans son environnement, dans le contexte pratique d'empiler, que l'individu a pris conscience du potentiel — de la « nouvelle signification » — de la pierre, ici perçue comme une brique.

La finalité de cette démonstration oppose donc pour Ingold, une pensée contemplative, pour qui l'environnement serait composé d'objets neutres qui attendent d'être ordonnés en fonction d'un projet culturel, à une pensée active qui perçoit l'environnement en fonction de ce qu'il offre dans la poursuite de l'action dans laquelle on est engagé. On distingue alors deux manières très différentes d'appréhender son environnement. Dans le premier cas l'individu se voit comme devant faire face à un monde étranger d'objets physiques alors

21 Pour plus de détail concernant la démonstration voir Tim Ingold, « Culture et perception de l'environnement », dans *Marcher avec les dragons*, trad. par Pierre Madelin (Bruxelles : Zones sensibles, 2013), 176-201.

22 Tim Ingold, *ibid.*, 181-182.

que dans le deuxième cas l'individu est immergé depuis le début dans un engagement actif et pratique avec les éléments constitutifs de son environnement. Il perçoit le monde au cours de ces actions et parce qu'il agit. Plutôt que de se faire une « image » du monde et d'établir une séparation entre nature et culture, il s'agit d'une conception qui s'inspire de l'idée de réciprocité entre une personne et son environnement. Dans le but de rendre compte de ces différences d'appréhension, Ingold se base sur la perception de l'environnement qu'ont les chasseur-cueilleurs, démontrant qu'ils n'inscrivent pas une division entre les organismes naturels et eux-mêmes, semblable à un partage nature-culture, mais qu'ils voient le monde comme une entité intégrée.²³ Ainsi on apprend à connaître la forêt, les plantes et les animaux, de la même façon qu'on peut connaître intimement un proche, en s'investissant dans une relation étroite valorisée par le soin et l'attention. Concerné par l'activité en elle-même, c'est dans le mouvement que la personne est en contact avec son environnement et qu'elle développe des connaissances à propos de celui-ci. « *Les chasseurs-cueilleurs, dans leurs pratiques, ne cherchent pas à transformer le monde ; ils cherchent la révélation.* »²⁴

3.1 Danser avec les vaches

Cet aller-retour participatif entre l'individu et son environnement peut se voir dans les exploitations laitières pratiquant la transhumance. Au lieu de s'imposer un endroit fixe défini au préalable, le paysan se déplace sur le territoire avec son bétail selon les disponibilités des ressources. Au fil des saisons et des variations climatiques, les vaches sont amenées à être déplacées pour se nourrir. Par exemple, dans le canton d'Appenzell il est possible d'observer plusieurs étables réparties sur le territoire. Après avoir fauché les alentours et rassemblé le fourrage dans ces bâtiments durant l'été, les troupeaux sont déplacés en hiver d'un édifice à un autre de manière à s'approvisionner. Parcourant parfois de longues distances au sein d'une région, c'est dans cette activité pratique que la paysan constitue les connaissances de son environnement entrant activement dans la constitution de ce dernier. De la même manière que l'artisan constitue son savoir dans l'action, au sein de la

p.
120-121

23 Tim Ingold, « Hunting and gathering as ways of perceiving the environment », in *The perception of the environment: essays on livelihood, dwelling and skill* (London and New York: Routledge, 2000), 40-60.

24 Traduit de « *Hunter-gatherers, in their practices, do not seek to transform the world; they seek revelation.* », Tim Ingold, *ibid.*, 57.

relation qu'il entreprend avec la matière, le paysan acquiert des compétences dans un engagement direct avec son environnement. Constamment en interaction avec le sol, les animaux, le vent, la montagne et la terre, le paysan n'agit pas *sur* ceux-ci mais *avec*.

L'expérience que le paysan acquiert quand il déplace du bétail peut rendre compte de cette manière d'agir qui situe la pensée dans une interaction entre le cerveau, les corps et les « objets ». Lors de tout déplacement à pied d'un troupeau, il est souvent convenu qu'une personne marche devant les animaux afin de les guider et veiller aux différents imprévus qui pourraient survenir sur la route. Une seconde personne se positionne à l'arrière du bétail de manière à maintenir un rythme de marche adéquat. Si le chemin n'est pas défini, ni clôturé entièrement, une à deux autres personnes seront nécessaires pour éviter que des vaches ne s'écartent du troupeau. Au fur et à mesure que le troupeau avance, les personnes en charge de cette fonction devront anticiper les éventuels recoins dans lesquels un animal pourrait s'échapper. N'étant jamais à l'arrêt il sera nécessaire de distinguer à l'avance les zones problématiques. On pourrait alors penser que le paysan agit sur la vache et qu'il lui impose son chemin tout comme le fait une clôture bien installée au préalable. Mais le paysan poursuit son chemin à mesure que la vache poursuit le sien, tout deux marchent l'un à côté de l'autre, si la vache accélère, le paysan se voit alors lui courir après. Mais si la vache ralentit et que celui-ci continue de courir, la vache aura tendance à repartir au galop, comme si finalement le paysan était lui-même responsable de sa fuite. Tantôt c'est la vache qui mène le paysan dans sa course, tantôt c'est le paysan qui influence la course de la vache par son rythme et les distances qu'il prend vis-à-vis d'elle. Une subtile danse commence entre la vache et le paysan, où il est difficile de savoir qui la mène. Le paysan devient conscient des mouvements de la vache comme il devient conscient de sa propre course. Mais il ne s'agit pas seulement d'un face à face, le chemin emprunté fait partie de la danse. C'est en le parcourant que surviennent les ouvertures possibles, la danse est rythmée par la morphologie du chemin, la course de la vache et les mouvements du paysan. C'est une danse à trois où chaque partenaire exerce une action sur les autres en subissant en retour une action de leur part. Chaque partie est nécessaire pour correspondre avec l'autre.

Ce détour par les champs risque fort bien de nous désorienter me direz-vous? Selon moi, il renforce cette idée d'émergence qui survient lors d'une correspondance, où tous les êtres impliqués réagissent simultanément les uns aux autres, chacun intégrant quelque chose des caractéristiques de l'autre afin

de pouvoir lui répondre. Nous retrouvons dans cet effort de compréhension, les caractéristiques relevées dans le rapport du bricoleur avec son trésor, ou de l'artisan avec la matière, qui consiste à penser et concevoir dans l'action, où la pensée *est* le mouvement, et non pas la transcription de la pensée en mouvement. Ils travaillent *avec* ce qui les entoure plutôt que de se considérer indépendant, autonome et entouré.

3.2 Danser avec le vent

Les différentes réflexions à propos d'un travail pratique et des manières d'appréhender l'environnement, peuvent stimuler à nouveau notre réflexion au sujet du bâti rural. Lorsqu'il observe l'implantation des fermes du Plateau vaudois, Charles Biermann, dans son ouvrage *La Maison Paysanne Vaudoise* publié en 1946, ne manque pas de nous faire remarquer que leur orientation n'est pas anodine²⁵. Deux vents règnent dans cette région, par le jeu des perturbations atmosphériques on distingue un vent sec sud-ouest et un vent froid nord-est. Dans une grande partie des cas, les maisons de la campagne vaudoise s'orientent d'après ces vents. Du rectangle de leur plan, le côté le plus étroit leur fait face, offrant ainsi moins de prise à leurs actions.

Le vent est non seulement redouté par sa violence, mais aussi parce qu'il peut être accompagné de pluie ou de neige, qu'il plaque contre la façade. Par conséquence, deux caractéristiques essentielles à la maison paysanne vaudoise découlent de ces conditions climatiques et témoignent d'une réaction au milieu géographique. La première est le toit, qui s'avance généreusement sur les façades longitudinales, ne dépassant pas sur les façades courtes orientées sud-ouest et nord-est. De plus pour protéger le point faible qu'est l'angle où les chevrons s'appuient contre la poutre faîtière, beaucoup de maisons adoptent un dispositif de pan coupé qui s'apparente à une demi-croupe. La deuxième caractéristique concerne toujours les côtés exposés aux vents, c'est-à-dire ici les murs pignons. Ceux-ci sont recouvert d'une *chape*, c'est une couche supplémentaire qui vient protéger le mur sur sa partie supérieure, parfois sur la totalité. Sa construction varie : initialement faite de bois avec des planches disposées verticalement ou des tavillons, il arrive parfois d'en trouver en tuile, alors que les plus récentes sont faites en fibrociment (Eter-

p.
72
76

25 Charles Biermann, *La maison paysanne vaudoise*, Université de Lausanne, Publications de la Faculté des lettres IX (Lausanne : F. Rouge, 1946).

nit) ou en tôle. Cette paroi supplémentaire sujette à se détériorer permet de protéger le mur principal de l'humidité. On peut observer une mise en œuvre tout-à-fait similaire dans le canton d'Appenzell, où la façade exposée aux plus fortes intempéries se revêt également d'un matériau protecteur. L'apparition de telles façades sur le pourtour d'un bâtiment donne l'impression d'une certaine fragilité, soulignant les courants et les flux auxquels il doit faire face, à la différence d'un édifice monolithique et sur-robuste dont l'expression se cantonnerait à n'être que le reflet de lui-même.

Un détail particulier peut également être observé dans le Pays-d'Enhaut. Certains bâtiments laissent apparaître en façade les têtes des madriers utilisés pour la construction de l'encerclement inférieur du volume. Étant donné que le madrier est solitaire, une planche et alors adossée sur celui-ci pour éviter que l'eau ne stagne sur sa face supérieure. Parfois c'est l'entier de la tête qui est recouverte afin d'éviter la détérioration du bois lors d'intempéries. Dans le canton d'Appenzell il existe un détail semblable, qui consiste à fixer une planche sur les têtes de la panne faîtière ainsi que sur les têtes des pannes intermédiaires et des sablières. En protégeant les matériaux porteurs, ces planches recueillent la pluie chassée par le vent et témoignent d'une singularité géographique. Si ces caractéristiques, qui expriment les aléas climatiques dans lesquels le bâtiment rural s'insère, participent à la morphologie de la maison paysanne, ne serait-ce pas dû à l'attention et au soin d'observation que le paysan porte à son environnement? Travaillant la plus grande partie de son temps dehors, l'on constate également qu'il porte un intérêt particulier aux espaces extérieurs de la ferme, qui permettent l'exécution de travaux dans des conditions qui réunissent les biens-faits du plein-air, à la fois abrité de la bise et ouvert au soleil.

Pour faire à nouveau appel au processus d'acquisition de connaissances d'un artisan ou d'un bricoleur, le savoir ici développé par le paysan émerge d'une interaction directe avec son environnement. Très près des caractères concrets de la matière, sa science se révèle à travers des expériences sensorielles et qualitatives. Pour reprendre les mots de Gilbert Simondon, sa connaissance est opératoire plus qu'intellectuelle, elle est une capacité plus qu'un savoir. « *Aujourd'hui encore, cette existence d'un subconscient technique non formulable en termes clairs par l'activité réflexive se trouve chez les paysans ou les bergers, capables de saisir directement la valeur de semences, l'exposition d'un terrain, le meilleur endroit pour planter un arbre ou pour établir le parc de manière qu'il soit à l'abri et bien situé. Ces hommes sont experts au sens étymologique du terme : ils ont part à la nature vivante de la chose qu'ils*

*connaissent, et leur savoir est un savoir de participation profonde, directe, qui nécessite une symbiose originelle, comportant une espèce de fraternité avec un aspect du monde, valorisé et qualifié. »*²⁶

3.3 À contretemps

Les mots de Simondon inspirent l'idée d'une réciprocité entre personne et environnement, rendu possible par une perception et un engagement direct avec la nature. Un tel énoncé fait penser aux paroles de Marlen Neff, paysanne rencontrée lors de l'observation photographique menée en Appenzell. Lors d'une question concernant son travail celle-ci a directement rétorqué que « *la nature lui impose son travail* ». Elle explique assez simplement qu'après la fonte des neiges par exemple, l'herbe a tendance à « *sortir tard* » et grandir rapidement tandis qu'à d'autres endroits celle-ci « *sortira tôt* » mais grandira lentement. Elle suppose bien évidemment que ces différences peuvent être dues à différents types de sol, tels qu'un sol sableux qui serait plus sec qu'un sol argileux, cependant ce n'est pas par une analyse scientifique des sols qu'elle peut affirmer ses observations, mais par un engagement actif avec son environnement. Marlen ajoute encore « *ce n'est pas toi qui décide comment tu dois travailler, si le temps ne le permet pas tu dois attendre et reporter ton activité, ou au contraire accélérer si l'herbe sort il faudra monter à la montagne.* » C'est une vision dynamique de son environnement de travail que Marlen nous expose, elle établit même un parallèle avec certaines exploitations plus récentes en mentionnant que certains de ses confrères souhaitent finir leur journée à des heures fixes comme « *les ouvriers d'usine* », mais qui selon elle sont contradictoires, car « *la nature t'impose le rythme, pas toi. Un paysan qui impose le rythme est perdu* ». ²⁷ Ces paroles résonnent face au propos d'Ingold, qui tente de démontrer comment les personnes peuvent acquérir une connaissance directe de leurs environnements au cours de leur activité quotidienne plutôt que d'en imposer son fonctionnement en s'en détachant. ²⁸

26 Gilbert Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques* (Paris : Aubier, 2012), 128.

27 Propos recueillis de Marlen Neff, le 15 novembre 2019.

28 Tim Ingold, « Culture et perception de l'environnement », dans *Marcher avec les dragons*, trad. par Pierre Madelin (Bruxelles : Zones sensibles, 2013), 176-201.

La différence d'ailleurs relevée dans cet entretien à propos du rythme, relève deux manières très distinctes d'appréhender un milieu naturel. Revenir aux différents types de production agricole, déjà brièvement évoqués, et de tenter de comprendre les divergences, semble alors pertinents. L'ingénieur agronome Matthieu Calame, dans son ouvrage publié en 2016, *Comprendre l'agroécologie*, tente d'esquisser les différences fondamentales entre Paysan, Agriculteur et Agrimanager²⁹. Dans les distinctions qu'il relève, les plus pertinentes pour cette recherche, concernent le rapport que l'individu entretient avec le sol. La société paysanne qui émerge à partir du néolithique est une organisation sociale patriarcale, la terre se transmet de père en fils. Il existe donc un rapport patrimonial à la terre. Pour l'agriculteur, l'entité sociale de base n'est plus une lignée, mais le couple. Lié à la préoccupation d'industrialiser les pratiques agricoles, la terre est dans ce cas un « fond professionnel ». Et en ce qui concerne l'agrimanager, le modèle artisanal laisse la place à un modèle d'entreprises agricoles de plus en plus grandes, propriétés de leur sociétaires, la terre est alors un moyen de production actif.

Conscient que toute généralisation est abusive et qu'il existe toujours des cas particuliers, ces tendances semblent pour l'ensemble bien exister. Elles nous permettent ici de mieux nous orienter quant à la relation que peut entretenir un cultivateur avec le sol, nous démontrant que celle-ci peut être de nature fondamentalement différente. Lorsque Marlen Neff évoque ses horaires de travail et mentionne la condition ouvrière, son rythme semble découler de la relation qu'elle entretient avec le milieu naturel dans lequel elle exerce, à la différence d'une conception totalement différente de celle des formes contemporaines de production, où la planification et la gestion du temps sont les fondements³⁰. Du reste, David Gé Bartolli et Sophie Gosselin, nous invitent à nous défaire d'une vision « progressiste » et univoque du temps où l'homme s'approprie et dicte le rythme de ce qui l'entoure, pour penser un rapport au temps inscrit dans l'expérience, dans un contact vital avec son environnement³¹.

29 Matthieu Calame et Catherine Darrot, *Comprendre l'agroécologie : origines, principes et politiques* (Paris : Éditions Charles Léopold Mayer, 2016).

30 Réflexion faite par Pier Vittorio Aureli, *Less Is Enough : On Architecture and Asceticism*, First edition (Moscow : Strelka Press, 2013), 24.

31 Sophie Gosselin et David Gé Bartoli, *Le toucher du monde : techniques du naturer* (Bellevaux : Éditions Dehors, 2019).

De « *la nature m'impose* » à « *j'impose à la nature* », l'objectivation et l'exploitation industrielle des ressources naturelles mène à considérer la terre comme un « objet », comme matière inerte, où la spécialisation, les engrais chimiques, et autres semences de synthèse produites en laboratoire sont seuls à même de pousser sur une terre désertifiée par une agriculture productiviste. A la différence d'un développement synergique en phase avec les écosystème régionaux en privilégiant un soin aux articulations et aux relations et une écoute attentive des conditions et variations climatiques, les lieux habités sont transformés en instruments de productivité par des logiques de croissance industrielle qui simplifient et appauvrissent les sols. « *Ayant produit du désert, l'agriculture industrielle cherchera alors à créer de la vie ex-nihilo, hors-sol, depuis le postulat de la seule volonté de l'homme et des technologies qui la prolongent. Or la terre n'est pas matière inerte mais un enchevêtrement de lieux de vie où se croisent des corps minéraux, végétaux, organiques, affectifs, fantasmatiques, récitatifs, etc. En ce sens elle n'est pas une matière isolable du lieu où elle se déploie.* »³²

4

Hors-sol

« *[Quoi de plus contre nature que cultiver la terre par des êtres déracinés.]* »³³
 Cette prise de distance vis-à-vis du sol, repose sur une conception déconnectée du réel, sur la croyance d'une croissance infinie. Négliger le caractère limité des matières premières, c'est entraîner nos sociétés vers la conquête spatiale provoquée par des modes de vie qui nécessitent plusieurs planètes Terre. Une telle attitude ne peut se voir sans évoquer l'élan de la mondialisation. Le sociologue et philosophe Bruno Latour, dans son ouvrage paru en 2017³⁴, expose les contradictions existantes que l'épreuve de la modernisation a mises en place : « *s'attacher à un sol d'une part ; se mondialiser de l'autre* »³⁵. Mais plutôt que de discuter cette opposition et constatant l'impasse dans laquelle elle mène, l'auteur tente de proposer une redirection.

32 Sophie Gosselin et David Gé Bartoli, « Le geste technique », *Le toucher du monde : techniques du naturer* (Bellevaux : Éditions Dehors, 2019), 272.

33 Citation adaptée pour ce texte, « *car il est contre nature que la terre soit cultivée par des êtres déracinés.* », Simone Weil, « Le déracinement paysan », dans *L'enracinement : Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain* (Paris : Gallimard, 1997), 104.

34 Bruno Latour, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique* (Paris : La Découverte, 2017).

35 Bruno Latour, *ibid.*, 22.

Dans un premier temps il révèle que la modernisation est un processus qui s'est fait de manière linéaire, selon lui, l'idée consistait à tendre de plus en plus du Local³⁶ au Global. Le Global était donc une sorte d'objectif à atteindre, c'était la promesse d'un avenir meilleur, du progrès, du grand large. Mais pour ce faire il fallait abandonner le Local, mais un Local par contraste, justement réinventé après que la modernisation ait fait disparaître tout ce qui pouvait exister d'aborigène, ou de natif. C'est un Local qu'il faut comprendre ici comme anti-Global. Et ce sont ces deux pôles qui dessinent un axe pour l'auteur, un axe le long duquel des débats politiques, de progressistes à conservateurs, se déplacent en fonction des thématiques. Si le *sens* peut varier en fonction des sujets, attirés soit par le *Local-à-moderniser* ou le *Global-de-la-modernisation*, la direction quant à elle, ne semble jamais être remise en question.

Cependant pour Latour nous assistons à un revirement, « *la notion même de sol est en train de changer de nature* »³⁷. La sortie de l'accord de Paris, signé le 1er juin 2017 par les États-Unis révèle une fuite face aux responsabilités concernant la crise climatique. Plutôt que « *de découvrir en commun quel territoire est habitable et avec qui le partager* »³⁸, la volonté serait de s'attacher à un mode de vie, quitte à s'arracher totalement du sol. Cette fuite de toute réalité vers le profit maximal, est selon lui un des deux attracteurs qui dessinent un nouvel axe. Cet attracteur c'est le *Hors-sol*, c'est « *l'horizon de celui qui n'appartient plus aux réalités d'une terre qui réagirait à ses actions* »³⁹. Mais pour définir totalement cet axe, il nous faut son opposé qui ne suit pas, lui non plus, la direction des Modernes. Même si l'orientation paraît incertaine, on sait simplement qu'au « *lieu d'être suspendus entre le passé et le futur, entre le refus et l'acceptation de la modernisation, nous nous trouvons maintenant basculés à 90°, suspendus entre un ancien vecteur et le nouveau* ». ⁴⁰ Ce nouveau vecteur, Latour propose de le nommer *Terrestre*. Et non pas *Terre*, où l'on pourrait croire qu'il s'agit de la planète vue d'en haut, ne définissant qu'un cadre pour l'action humaine. Au contraire, plutôt que de la regarder de loin l'idée est ici d'y prendre part. « *L'espace n'est plus celui de la cartographie, avec son quadrillage de longitude et de latitudes. L'espace*

36 Les capitales pour les mots « local » et « global » apparaissent dans le texte de Bruno Latour afin de marquer la dépendance entre les deux notions.

37 Bruno Latour, *ibid.*, 13.

38 Bruno Latour, *ibid.*, 34.

39 Bruno Latour, *ibid.*, 48.

40 Bruno Latour, *ibid.*, 55.

est devenu une histoire agitée dont nous sommes des participants parmi d'autres, réagissant à d'autres réactions ». ⁴¹ Nous ne pouvons plus agir *sur* le monde, mais bien *au sein* de celui-ci.

4.1 Prendre soin

Embarqués sur la ligne qui oppose le *Terrestre* au *Hors-sol*, il ne s'agit plus désormais de distinguer nature et culture ou humain et non humain. Les affirmations d'ordre général selon lesquelles l'environnement humain est culturellement construit iraient à l'encontre d'une perspective qui nous considère comme des êtres à l'intérieur d'un monde plutôt que comme des êtres à l'extérieur de celui-ci. Tim Ingold relève que « *nous avons d'ailleurs tendance à penser la nature comme si elle était extérieure non seulement à l'humanité, mais également à l'histoire, comme si le monde naturel n'était que le décor immuable où se déroulent les activités humaines.* » ⁴² Cependant si nous reprenons son développement concernant les environnements, ceux-ci ne cessent de se renouveler au cours de nos vies, puisque nous avons conclu que nous les influençons à la mesure qu'ils nous influencent. Immergés dans un processus en cours ils ne sont donc jamais totalement terminés et ne peuvent être entièrement déterminés. Penser cette synergie entre individu et environnement nous mène donc à ne pas prendre une position éloignée vis-à-vis de la nature. C'est opter pour une attitude allant à l'opposé de la conception hylémorphique où la culture fournirait les formes et la nature les matériaux. « *Si nous voulons un jour parvenir à une écologie capable de renouer avec le processus de la vie elle-même, il est nécessaire que nous descendions des hauteurs de l'abstraction rationaliste pour nous resituer dans une relation active et dynamique avec notre environnement.* » ⁴³

De ce fait, nous pouvons revenir à notre observation des différences repérées entre une agriculture traditionnelle et industrielle. La distinction entre une agriculture qui considère le sol comme un organisme vivant en ne négligeant pas les cycles des écosystèmes régionaux et celle pour laquelle la terre n'est que matière à exploiter met en lumière deux attitudes qui répondent différemment à la dichotomie nature-culture que nous venons de

41 Bruno Latour, *ibid.*, 58.

42 Tim Ingold, *Marcher avec les dragons*, trad. par Pierre Madelin (Bruxelles : Zones sensibles, 2013), 37.

43 Tim Ingold, *ibid.*, 27.

relever. D'ailleurs, Wendell Berry agriculteur et écrivain américain, nous fait remarquer que le mot agriculture ne signifie pas agriscience. Bien au contraire il signifie *culture de la terre*. « *Et culture de la terre est à la racine des notions de culture aussi bien que de culte. Les idées de labour et de culte (worship) sont donc combinées dans celle de culture. Et ces mots viennent tous d'une racine Indo-Européenne qui signifie à la fois « to revolve » [tourner, être en rotation], et « to dwell » [habiter, demeurer]. Vivre sur terre, prendre soin du sol, et rendre grâce, toutes ces choses sont fondamentalement liées à l'idée de cycle. Et ce n'est qu'en comprenant la complexité et l'amplitude du concept d'agriculture que l'on peut bien mesure les menaçantes réductions qu'impliquent le terme d'agrobusiness.* »⁴⁴

Nous retrouvons ici la sagesse d'un paysan pour qui la terre — matière indissociable d'un lieu — *avec* laquelle il travaille, n'est pas simplement considérée comme un élément de sa fortune. Les animaux de même que les végétaux, de la fleur des champs, passant par le blé vacillant au vent jusqu'au bois de feu qui aura produit des fruits l'été précédent, sont tous des êtres vivants, variés et complexes auxquels il voue toute sa sollicitude. Dédier du soin à son environnement, c'est reconnaître les dépendances que l'on a vis-à-vis des choses. C'est le domaine du savoir-faire, de l'art et non pas celui de la science. Toute personne ayant cultivé la terre, se rendra compte que ce n'est pas une pratique qui se prête à l'analyse pure, au forçage et à la spécialisation. Pour revenir à ce que nous avons énoncé plus haut, prendre soin c'est agir en correspondance, *avec* notre environnement et non pas *sur* celui-ci. Aucun programme n'est défini à l'avance, la culture de la région où cette activité se déploie est contenue ici dans un écosystème, dans le site. Cultiver repose sur le dévouement, l'imagination, la conscience, la responsabilité et le soin. C'est sur ces mots que Wendell Berry considère l'agriculture comme un « *art pratique* » plutôt qu'une science exacte.

44 Traduction de Sébastien Marot, « *The word agriculture, after all, does not mean "agriscience", much less "agribusiness". It means "cultivation of land". And cultivation is at the root of the sense both of culture and of cult. The ideas of tillage and worship are thus joined in culture. And these words all come from an Indo-European root meaning both "to revolve" and "to dwell." To live, to survive on the earth, to care for the soil, and to worship, all are bound at the root to the idea of a cycle. It is only by understanding the cultural complexity and largeness of the concept of agriculture that we can see the threatening diminishments implied by the term "agribusiness."* », Wendell Berry, *The unsettling of America: Culture and agriculture* (San Francisco: Sierra Club Books, 1977), 87.

Et c'est avec cette définition que nous pouvons faire resurgir la dynamique entre la main et l'esprit que nous tentons de saisir dans le travail de l'artisan ou du bricoleur. En précisant ce qu'il entend par *art*, Berry utilise un autre mot, celui de *skill*, « *La connaissance effective de cette unité [entre le cerveau et la main, la puissance et la responsabilité, l'homme et l'outil], ne réside pas tant dans la doctrine que dans le soin [l'adresse, l'habileté ou le savoir-faire]. Le soin, au meilleur sens du mot, est la mise en œuvre, la reconnaissance et la signature de la responsabilité vis-à-vis des autres êtres vivants. Il est l'incarnation pratique de la valeur. Son opposé n'est pas seulement l'inaptitude ou la gaucherie mais l'ignorance des sources, des dépendances et des relations.* »⁴⁵ L'auteur souligne une différence fondamentale qui se produit dans la volonté de mesurer et quantifier le soin [*skill*] du praticien à la place de le définir en terme qualitatif. Plus la compétence devient quantifiable plus les valeurs de dépendance et de relation à notre environnement se voient ignorées.

4.2 Éloignement

Durant les différentes conversations qu'il m'est arrivé d'avoir avec eux, les paysans, ont parfois fait la réflexion de l'ignorance des cycles naturels et d'une « perte » de connaissance de la nature. Une exploitation a récemment gagné un prix pour l'élaboration d'un système de production de charbon organique, ses protagonistes ont réclamé : « *La pensée circulaire dans l'agriculture suisse a été perdue à bien des égards au cours des dernières décennies. [...] Nous aimerions inciter le paysan à retrouver un contact plus proche de la nature.* »⁴⁶ Cette dernière phrase semble revenir dans les discussions occasionnelles au sein de la discipline. Par exemple, dans les exploitations

45 Traduction de Sébastien Marot, « *The effective knowledge of this unity must reside not so much in doctrine as in skill. Skill, in the best sense, is the enactment or the acknowledgement or the signature of responsibility to other lives; it is the practical understanding of value. Its opposite is not merely unskillfulness, but ignorance of sources, dependences, relationships* », Wendell Berry, *The unsettling of America: Culture and agriculture* (San Francisco: Sierra Club Books, 1977), 91.

46 Traduit de « *Das Kreislaufdenken in der Schweizer Landwirtschaft ist in den letzten Jahrzehnten vielfach verloren gegangen [...] Wir möchten den Landwirt ermutigen, wieder mit der Natur in Kontakt zu kommen.* », Reto Blunier, « *Familie Keiser holt mit der Pflanzenkohle den Agropreis* », *Schweizer Bauer*, 9 novembre 2019.

laitières, traditionnellement les vaches étaient attachées quotidiennement après une journée de pâture. Lorsque celles-ci rentraient à la ferme il était nécessaire de les attacher une à une. Or, depuis l'avènement des stabulations libres — version rurale de « l'open space » pour la vache —, nul besoin d'attacher l'animal, celui-ci peut se balader et se coucher librement sur une aire de paille destinée à cet effet. La mise en place de ce nouveau type d'organisation de l'écurie découle essentiellement d'une réduction de la main d'œuvre. La vache étant libre, il n'est plus nécessaire de prendre du temps pour l'attacher. Ces changements sont donc vu premièrement comme une amélioration du travail du paysan, un gain de temps, d'effort et de productivité. Cependant, il est vrai que cela ne concerne pas seulement le travailleur mais aussi l'animal. Des débats se sont alors ouverts autour de ces changements du bâti rural, notamment à propos du degré de domesticité que le paysan entretient avec la vache. Si il est vrai que la stabulation libre offre plus de liberté à l'animal, il est aussi vrai qu'une distance supplémentaire s'établit entre le paysan et l'animal, accroissant le caractère « sauvage » de celui-ci. Dans ces discussions, l'intérêt n'est donc plus centré sur l'amélioration effective du travail, mais sur l'attitude entreprise envers les animaux.

En questionnant les différentes formes que prend le bâti rural il s'avère que l'on questionne également les systèmes de production. Le bâtiment s'avère alors très influent sur la pratique que le paysan adopte, et inversement. Les cornes des vaches, par exemple, sont dans les pratiques contemporaines le plus souvent enlevées. De moins en moins de vaches sont épargnées en Suisse. Les arguments qui préconisent cette pratique sont ceux de la sécurité. Hors ici la sécurité n'est pas indissociable de la générosité des espaces de l'écurie. Il n'est pas négligeable de remarquer que le pourcentage de vaches écornées a augmenté avec le développement des stabulations libres. Comme la stabulation libre nécessite une plus grande surface au sol que la stabulation entravée, il est nécessaire de réduire au maximum les coûts au moment de la construction⁴⁷. Couplé au fait qu'un animal dont on garde les cornes demande de la surface supplémentaire pour son bien-être, il est économiquement avantageux de construire une nouvelle écurie pour des vaches sans cornes. Ces dernières pouvant être plus « serrées », le rendement par mètre carré d'étable augmente. De plus les infrastructures disponibles sur le marché dès l'essor des stabulations libres pour les animaux à cornes se faisant rare, non considérées comme « la

47 Données collectées dans un rapport publié par la Station fédérale de recherches en économie et technologie agricoles (FAT), *De la stabulation entravée à la stabulation libre*, n°551, 2000.

norme », celles-ci nécessitent des coûts additionnels. Par la pression économique du marché du lait et des concurrences, de manière à subvenir à ses besoins, un paysan se doit de fournir un certain rendement qui peut être amélioré plus facilement par l'écornage des vaches. Faisant passer l'animal d'un statut d'être vivant auquel on vouait toute sa sollicitude au statut d'« objet » — exigeant moins de soin et de place — répondant aux impératifs de production⁴⁸. Cette vision objective et contemplative de l'animal, ne peut s'établir que dans un regard éloigné du monde naturel, ignorant toute dépendance et relation.

Lorsque l'on observe les changements typologiques qu'a subis la ferme en Suisse, il n'est pas anodin de parler de distance. Pour ce qu'on connaît des fermes traditionnelles, l'espace d'habitation était le plus souvent accolé à l'étable. Nous pouvons observer cette disposition dans la région du plateau vaudois ainsi que dans la région d'Appenzell. Même si pour le premier cas le tout est regroupé sous une seule toiture alors que dans le second il s'agit de deux toitures différentes, les deux « programmes » sont toujours côte à côte. Dans les types plus récents par contre, il est assez évident de remarquer que l'étable est désormais autonome, l'habitation étant soit construite sur la même parcelle quelques mètres plus loin ou alors nettement plus éloignée, c'est-à-dire dans le village voisin, définissant ainsi une distinction nette entre lieu de vie et lieu de travail. Cette situation va bien sûr de pair avec la densification des villages, qui a pour conséquence une séparation plus stricte entre espace agricole et espace habitable, ainsi qu'un renforcement de l'hygiène dans nos modes de vie. Cependant, l'écart qui s'établit entre le logement et l'écurie, ne peut-il pas également être vu comme un phénomène témoignant à la fois d'une distanciation de l'homme face à l'animal, comme de l'activité agricole et du sol? Lorsque devant les maisons d'habitation, loin des écuries, on peut trouver une écrémeuse ou des boilles à lait remplies de géraniums, un processus d'image prend forme où l'outil du paysan est utilisé comme symbole d'une relation suggérée avec la nature. Comme le remarque David Signer, dans son essai intitulé *Switzerland and the centrifuge*⁴⁹, dès l'instant où les boilles à lait remplies de géraniums sont exhibées dans les rues, on peut penser que cela n'est pas dédié uniquement au propre plaisir de l'habitant mais à plutôt « l'effet

48 Pour une description de l'attention que le paysan peut porter à l'animal voir Ernst Laur, « III. La paysannerie suisse : 2 », dans *Le paysan suisse, sa patrie et son œuvre : conditions et évolution de l'agriculture suisse au vingtième siècle* (Brougg : Union suisse des paysans, 1939), 92-102.

49 Andri Pol et David Signer, *Grüezi: Strange Things in Heidiland* (Zürich : Koni Nordmann, Kontrast, 2007), 213-215.

d'un spectacle pour un public imaginaire »⁵⁰. Préoccupé par une identité collective ou individuelle, et par la mise en valeur de principes de compétitivité, de croissance et de productivité, il ne s'agirait plus de cultiver sa relation à la terre mais de cultiver les relations entre les hommes, au risque d'oublier le milieu naturel duquel l'individu est dépendant.

Cette distinction est, je pense, primordiale pour la compréhension de l'attitude que l'homme peut avoir avec le monde naturel et les répercussions que cela implique sur le bâti. Et même si cela s'illustre très bien à travers l'agriculture, il n'en est pas moins important en ce qui concerne les professionnels de la planification, tels qu'urbanistes, architectes et paysagistes. En pensant alors au bâti et au paysage rural actuel, les notions établies par John Brinckerhoff Jackson⁵¹, entre paysage vernaculaire et paysage politique sont pertinentes face aux différences remarquées dans les pratiques et bâtiments agricoles. Car comme Jackson le précise, le paysage politique répond avant tout à un idéal social, à la réalisation d'un archétype résultant d'un pouvoir central avant de répondre à un sol, un territoire ou un milieu vivant donné, comme le ferait un paysage vernaculaire. En observant la ferme contemporaine, et sachant que celle-ci se développe pour correspondre plus à des exigences de croissance et de productivité qu'à des habitudes et un soin pour la terre, il est possible de mettre en relation les notions de Jackson avec les exploitations agricoles helvétiques. Aux deux tâches imposées par la Confédération aux cultivateurs, l'une aura tendance à maintenir une relation de proximité au sol, qui s'exerce à travers une dépendance et un soin vis-à-vis de celui-ci, tandis que l'autre, en fixant son regard sur l'abstraction rationnelle des moyens de productions, aura tendance à s'éloigner du sol en le considérant comme un objet inerte et disponible. Ce sont finalement deux modalités paysagères à la fois contemporaines et concurrentes, mais dont résultent des paysages totalement différents. Pour l'un, la signification portée au paysage est interne à l'humanité elle-même, sans qu'il soit nécessaire de considérer le rapport aux conditions matérielles ou naturelles concrètes du paysage, alors que pour l'autre, l'attention portée au paysage est contenue dans le site, dont chaque action est déterminée par le sol et l'environnement avec lequel elle entretient des relations. Dès lors, plus l'on observe les extrémités de ces deux démarches envisagées, plus il semblerait

50 Traduit de « *That is also revealed in that a lot of things — such as centrifuges in the garden — are not put up for their own delight, but have the effect of a performance for an imaginary audience.* »

51 John Brinckerhoff Jackson, *À la découverte du paysage vernaculaire*, trad. par Xavier Carrère (Arles : Actes Sud / ENSP, 2003).

que celles-ci ne peuvent coexister, à tout le moins, il semble qu'aucune synthèse ne soit encore réussie. La vache — par définition biologique, qui a des cornes — se fait encore rare en stabulation libre.

4.3 Similitudes différentes

En partant de la définition donnée des notions de paysage politique et de paysage vernaculaire, un lien s'établit entre l'attitude que l'homme entretient avec le milieu naturel et ce qu'il construit. Que ce soit une correspondance avec les circonstances ou l'imposition d'une idée, qu'il s'agisse d'entretenir des relations avec le sol ou d'aménager des relations entre les hommes, tout objet ou chose bâtie témoigne de ces différentes relations de l'homme au monde.

Pour reprendre l'étude photographique menée en parallèle dans le canton d'Appenzell et le canton de Vaud, les photos prises sur le terrain ainsi que celles consultées en archives confirment bel et bien une distinction très claire entre les bâtiments rattachés à une agriculture traditionnelle et les bâtiments des exploitations ayant renoncé aux pratiques d'usage au profit de la productivité. On remarque que dans le premier cas les fermes se différencient fortement d'un canton à l'autre, donnant des types distincts dans chaque région. Alors que pour le deuxième cas les fermes tendent à s'uniformiser, ne marquant que peu, voire plus du tout de distinctions entre une ferme dite « Appenzelloise » et une ferme dite « Vaudoise ». On peut alors dire que les fermes rattachées à l'agriculture traditionnelle de la région du plateau vaudois sont semblables et que celles de la région d'Appenzell le sont également. Et l'on peut ajouter que le caractère des fermes contemporaines est non seulement semblable dans chaque région, mais aussi entre les deux cantons. Lorsque l'on se permet de classer ces trois types de fermes dans des catégories distinctes, on peut alors se demander si les similitudes que l'on remarque entre les bâtiments sont du même ordre pour les exploitations traditionnelles et les exploitations contemporaines? Sachant que certaines fermes vaudoises bâties au 18^e et 19^e siècle, — les plus représentatives des fermes jugées vernaculaires — n'étaient pas conçues selon un plan rigide comme le sont les fermes contemporaines, ce n'est donc certainement pas pour les mêmes raisons que l'on peut établir des catégories après coup. En reprenant le développement concernant la conception hylémorphique, il devient assez clair que si les fermes vaudoises traditionnelles se ressemblent c'est par une conception établie au sein d'une pratique, dans un contact étroit avec le lieu et la matière, par un travail de correspondance, qu'il est possible de retrouver le même mur, le même assemblage de madriers et le même toit face au vent. Alors que pour la ferme plus récente, dessinée selon les conventions et les impératifs

de production, ce n'est pas une interaction étroite de l'homme avec son environnement qui fait que des ressemblances se dessinent, mais plutôt une même vision projectuelle préalable. Établis selon des standards, nous retrouvons alors des bâtiments similaires dans chaque région, découlant d'un modèle défini pour la traite, le stockage et l'affouragement, peu importe la matière, peu importe la région. Si les bâtiments vernaculaires sont bel et bien construits à travers un engagement immédiat, avec le bois, la pierre et le sol, alors ces bâtiments ne peuvent pas être considérés comme des modèles répliqués comme le sont les fermes contemporaines. Voir un bâtiment vernaculaire comme étant le résultat de l'application d'un modèle serait tenir pour nulle l'implication des artisans dans le processus de fabrication, « *ce qui reviendrait à réduire ces derniers au statut de simples intermédiaires, condamnés à reproduire des modèles [designs] implantés, sans qu'ils ne le sachent, dans leur cerveaux.* »⁵² Dans le cas de la ferme contemporaine un modèle existe préalablement, s'il existe des similitudes c'est qu'elles ont été définies au préalable. Alors que pour une ferme vernaculaire, si le modèle ne peut s'établir qu'après coup, les similitudes ne peuvent qu'émerger au sein d'une action et d'une relation à un environnement spécifique. N'est-ce pas pour des raisons similaires que l'on peut retrouver des bâtiments ancestraux faits de madriers presque identiques de chaque côté du globe alors qu'ils ont été édifiés à une époque sans *Instagram* et sans globe-trotter? (Ceci constitue un argument supplémentaire pour affirmer que c'est en faisant que la forme émerge.)

D'ailleurs, il arrive également que certaines transformations et ajouts actuels « bricolés » par le paysan lui-même se retrouvent être identiques d'une région à l'autre. En observant plus précisément ces détails constructifs, il est possible de penser que si l'on peut retrouver le même fût de colonne fait à base de tuyau d'évacuation des eaux, ou le même chapiteau fait à partir d'un profilé d'acier IPN entre les différentes régions, c'est dans un travail en étroite relation avec les caractéristiques inhérentes à la matière que ces assemblages ont pris forme. Alors que si le tuyau d'évacuation des eaux se retrouve dans les fermes contemporaines c'est pour répondre à l'impératif de ce pourquoi la matière a été préfabriquée, c'est-à-dire en tant que conduit d'assainissement des eaux. Dans le premier cas l'objet fabriqué implique la pratique d'une compétence plutôt que l'utilisation d'une technologie. Selon une conception hylémorphique la pérennité de la forme ne peut être expliquée que par la stabilité des spécifications conceptuelles, or dans le cas de la colonne, la pérennité de celle-ci émerge d'un engagement immédiat de l'individu avec la matière et son environnement.

p.
136-137
140-141

52 Tim Ingold, *Faire : anthropologie, archéologie, art et architecture*, trad. par Hervé Gosselin et Hicham-Stéphane Afeissa (Bellevaux : Dehors, 2017), 153.

En observant le charpentier travaillant l'écorce d'un tronc, le maçon portant une pierre où le paysan cultivant la terre, il s'agit plutôt de mettre l'accent sur le sens d'une pratique qui est porteuse d'une compétence technique, issue d'une relation étroite *avec* son environnement. Dans *Du mode d'existence des objets techniques*, Gilbert Simondon fait la distinction entre différents modes de connaissances ; il oppose la connaissance de l'apprenti qui est un savoir implicite et coutumier à celle de l'ingénieur qui dispose des moyens de la connaissance rationnelle élaborée par les sciences. Pour Simondon ce sont deux manières différentes de considérer un « objet technique », et ces deux approches n'ont pu donner de résultats concordants, ils ne sont pas cohérents l'un et l'autre et donnent lieu à deux langages distincts. Cet effort de rationalisation aurait conduit selon lui à un véritable renversement, qui aurait « *refoulé les anciennes techniques nobles, (celle de l'agriculture et de l'élevage) dans le domaine de l'irrationnel, du non-culturel* »⁵³ ayant par conséquent une perte de la relation au monde naturel, faisant de l'objet technique un objet qui « *éloigne l'homme du monde.* »⁵⁴

L'hypothèse défendue par *un contact étroit avec les choses elles-mêmes*, tient dans l'idée que la technique ne découle pas uniquement des propriétés spécifiques de l'homme, mais articule les relations qu'entretient l'homme au monde naturel, donc de l'attention que l'on porte à son environnement. Réduire le bâtiment à un objet de fonction, c'est réduire le bâti à l'exploitation des ressources et non pas aux interrelations de l'homme à son environnement. Supposer que c'est une correspondance spécifique de l'homme *avec* son environnement qui donne sens et forme au bâti, propose une approche non anthropocentrique de la construction.

5

Er-Bauer

La traduction du mot français « paysan » en allemand est « Bauer ». Par définition « Bauer » constitue premièrement le titre professionnel d'une personne qui cultive une terre en vue de produire des produits agricoles. Étymologiquement le mot allemand correspond au verbe « bauen », traduit par « construire ». Nous voilà renvoyés au domaine de l'architecture. Après avoir cultivé nous construisons. Ce n'est peut-être pas si étonnant, si l'on sait que le mot « architecte » en allemand ne se traduit pas seulement par « Architekt »,

53 Gilbert Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques* (Paris : Aubier, 2012), 126.

54 Gilbert Simondon, *ibid.*, 126.

mais également par son synonyme « Erbauer » provenant lui aussi du verbe *bauen*. Le lien qui peut s'établir entre paysan et architecte à travers l'étymologie peut être approfondi à travers la lecture de l'essai, *Bâtir habiter penser*, de Martin Heidegger⁵⁵. Il explique que *bauen* provient du vieil anglais et du haut-allemand *buon*, qui signifie « habiter, demeurer, séjourner ». Bien que le sens originel du mot ait été perdu, il est dit ici qu'il implique l'ensemble des activités à travers lesquelles l'homme vit sa vie sur terre. Cependant, comme nous avons pu le remarquer, « bauen » a également un autre sens qui est celui de « planter, préserver, prendre soin », ou plus spécifiquement « cultiver ». Nous remarquons bel et bien que dans les disciplines de la construction, seul le premier sens persiste, c'est-à-dire celui de fabriquer ex-nihilo, comme si il s'agissait de s'inscrire dans un environnement déjà construit. Or lorsque nous observons les relations qui s'exercent dans un travail attentif avec l'arbre, la pierre ou la terre, il nous paraît maintenant difficile de penser la fabrication comme étant un processus indépendant d'un engagement pratique des hommes dans leur environnement. C'est bien dans le sens de cultiver, en reconnaissant les dépendances qu'on a vis-à-vis des choses, que nous souhaitons comprendre comment à travers les activités du bâtir, l'agriculture et l'architecture, sont liées à notre manière d'habiter le monde.

Dans le but de comprendre plus précisément les liens qui peuvent s'établir entre bâtir et cultiver, dans cette recherche, l'attention s'est portée autant sur les changements qu'ont subi les systèmes de production agricole que leurs bâtiments. En observant les pratiques agraires et leurs évolutions dans deux régions distinctes, des questions se sont alors posées en ce qui concerne l'universalisation des pratiques et la diversité des milieux naturels. Les évolutions et les changements perçus rendent compte des différentes manières de construire un bâtiment comme des différentes manières de cultiver la terre. A travers une analyse pratique de ces activités, il était question dans les premiers chapitres de ce texte de mettre en lumière ce que nous entendions par *faire avec* lorsque qu'un individu travaille la matière. Ceci nous a mené à faire une distinction entre objet et chose pour tenter de comprendre par la suite la relation d'une chose à son environnement, en ne dénotant justement pas une différence mais une correspondance entre les deux. Parler de correspondance implique donc un engagement et par conséquent une proximité avec ce qui nous environne, à la différence d'une prise de distance contemplative. Inséré dans un monde de matières actives, « *pour le paysan, tout devrait avoir pour centre le merveilleux*

55 Martin Heidegger, « Bâtir habiter penser », dans *Essais et conférences*, trad. par André Préau (Paris : Gallimard, 2001), 170-193.

*circuit par lequel l'énergie solaire, descendue dans les plantes, fixée par la chlorophylle, concentrée dans les graines et les fruits, entre dans l'homme qui mange ou boit, passe dans ses muscles et se dépense pour l'aménagement de la terre. »*⁵⁶

D'une co-respon-danse avec la matière l'agriculture nous offre la vision d'une co-respon-danse avec la nature. Le bon sens de l'artisan qui suit les variations de la matière et le bon sens du paysan qui se met à l'écoute des conditions et des variations climatiques, suppose une toute autre manière de construire et de cultiver la terre que ceux induits par les systèmes de production industrielle actuels axés sur le « développement » productiviste. A l'opposé d'une perspective, plaçant l'homme au centre, selon laquelle l'acte de fabrication est pensé comme l'expression d'une idée, il s'agit d'agir *avec* et non *sur* la matière et *sur* la nature. Penser à partir de la matière et avec ce qui est présent, c'est déjà admettre que les ressources sont limitées. Cessant de considérer son environnement comme un monde passif auquel il pourrait imposer des projets de l'extérieur, celui qui fait établir un rapport de proximité avec ce qui l'environne. Observer l'architecture à travers le prisme de l'agriculture, c'est non seulement repenser la nature du travail manuel et du mouvement dans la conception, mais aussi rendre compte des dépendances et des relations, faisant de l'environnement la matière première de l'architecture au même titre qu'il l'est pour l'agriculture.

Cette ambition peut sembler paradoxale lorsque l'on observe aujourd'hui certaines pratiques architecturales, qui s'individualisent de plus en plus dans des espaces cloisonnés, observant leurs « matières » de travail par l'intermédiaire d'images satellites. Propulsée à des années lumières du sol et de l'environnement dans lequel il doit penser, la main du bâtisseur se fait rare. Cette perte de proximité entre le sujet et « l'objet » de son travail, ne peut donner lieu qu'à un concours entre « visionnaires » détachés des réalités intrinsèques aux lieux, aux individus et à la matière. Si l'agriculture doit être vue comme un art pratique c'est aussi le cas pour l'architecture. L'architecte fait partie, tout comme le paysan, d'une région spécifique dans laquelle il exerce et avec laquelle il doit penser. De l'art de cultiver à l'art de bâtir, ce qui doit persister ce sont des formes qui découlent d'une correspondance avec l'environnement et non de concepts formulés en amont. Un lieu ne peut être pensé comme l'imposition d'un projet culturel, où les formes de l'imagination architecturale, conçues « hors site », sont projetées sur la réalité matérielle. Ce serait confirmer une vision de la nature comme étant quelque chose que l'on regarde, et que l'on compose, comme si celle-ci était extérieure aux actions humaines. Aujourd'hui alors que l'on

56 Simone Weil, « Le déracinement paysan », dans *L'enracinement : Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain* (Paris : Gallimard, 1997), 114.

constate l'impasse dans laquelle les systèmes de production agricole industrielle sont arrivés, c'est dans un engagement concret en lien avec le site que l'espoir de l'agriculture et de l'architecture résident. En prenant conscience de nos dépendances avec notre environnement. Effectivement, comme le remarque Jacques Levy, « *avec la notion d'environnement les conditions de possibilités de l'action doivent être écartées à la fois d'un déterminisme qui hypostasie ces conditions et de l'abstraction qui fait comme si l'action se manifestait offshore, hors sol.* »⁵⁷ Ainsi, toute construction doit se voir comme réagissant à son environnement, comme ne pouvant pas s'accomplir sans l'assistance de ce qui l'entoure, en ne négligeant pas l'influence qu'elle peut elle-même exercer sur ce qui l'environne.

Pour un architecte cela implique de repenser pour chaque projet l'instrument qui lui est adapté, ne cherchant pas à instaurer une unité dans une pratique architecturale comme celle qui peut être perçue dans des bureaux d'architecture internationaux, qui tentent d'instaurer une identité commune à leurs projets, de la même manière que s'il s'agissait de produits dérivés d'une multinationale de café.

Penser ainsi un bâtiment, c'est être toujours attentif, curieux des spécificités, valorisant ce qui est déjà présent, faisant preuve d'attention, de soin et de dextérité.

Ce type de réflexion rejoint également les propos de Patrick Geddes⁵⁸, biologiste écossais, pour qui, tenir un jardin potager était la meilleure manière de se rendre compte de l'implication du soin. L'expérience du jardinier l'a mené à voir la planification urbaine comme l'action de s'occuper d'un lieu plutôt que de le préméditer. Il s'agit donc de faire parler l'espace déjà présent et non pas de le décrire ou le représenter en tentant d'en imposer une conception idéalisée. Autrement dit, et selon les mots de Maurice Merleau-Ponty à propos de la peinture : « *Il ne s'agit plus de parler d'espace et de la lumière, mais de faire parler l'espace et la lumière qui sont là* ». ⁵⁹

57 Il précise justement que pour rendre compte d'une situation interactive il est plus approprié de parler d'environnement que de contexte qui par définition est stable et ne peut être changé. Jacques Lévy et Michel Lussault, *Dictionnaire de la géographie (et de l'espace des sociétés)*, (Paris : Belin, 2013).

58 Propos recueillis au sein du cours de Sébastien Marot, *Critique du projet urbain contemporain*, AR-493, 2018.

59 Maurice Merleau-Ponty, *L'œil et l'esprit*, (Paris : Gallimard, 1989), 59.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages cités

- Baridon, Laurent, Jean-Philippe Garric, et Gilbert Richaud. *Les leçons de la terre: François Cointeraux (1740-1830), professeur d'architecture rurale*. Paris: INHA/Cendres, 2016.
- Berry, Wendell. *The unsettling of America: Culture and agriculture*. San Francisco: Sierra Club Books, 1977.
- Calame, Matthieu, et Catherine Darrot. *Comprendre l'agroécologie: origines, principes et politiques*. Paris: Charles Léopold Mayer, 2016.
- Garric, Jean-Philippe. *Vers une agriarchitecture: architecture des constructions agricoles (1789-1950)*. Bruxelles, Belgique: Mardaga, 2014.
- Gosselin, Sophie, et David Gé Bartoli. *Le toucher du monde : techniques du naturer*. Bellevaux: Éditions Dehors, 2019.
- Heidegger, Martin. *Essais et conférences*. Traduit par André Préau. Paris: Gallimard, 2001.
- Ingold, Tim. *Faire : anthropologie, archéologie, art et architecture*. Traduit par Hervé Gosselin et Hicham-Stéphane Afeissa. Bellevaux: Éditions Dehors, 2017.
- Ingold, Tim. *Marcher avec les dragons*. Traduit par Pierre Madelin. Bruxelles: Zones sensibles, 2013.
- Ingold, Tim. *The perception of the environment : essays on livelihood, dwelling and skill*. London and New York: Routledge, 2000.
- Latour, Bruno. *Où atterrir? Comment s'orienter en politique*. Paris: La Découverte, 2017.
- Lévy, Jacques, et Michel Lussault. *Dictionnaire de la géographie (et de l'espace des sociétés)*. Nouvelle édition revue et Augmentée. Paris: Belin, 2013.
- Merleau-Ponty, Maurice. *L'œil et l'esprit*. Paris: Gallimard, 1989.
- Pol, Andri, et David Signer. *Grüezi: Strange Things in Heidiland*. Zürich: Koni Nordmann, Kontrast, 2007.
- Sennett, Richard. *Ce que sait la main: la culture de l'artisanat*. Traduit par Pierre-Emmanuel Dauzat. Paris: Albin Michel, 2010.
- Simondon, Gilbert. *Du mode d'existence des objets techniques*. Nouvelle édition revue et Corrigée. Paris: Aubier, 2012.
- Weil, Simone. *L'enracinement: Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain*. Paris: Gallimard, 1997.

Ouvrages consultés

- Achleitner, Friedrich. *Region, ein Konstrukt? Regionalismus, eine Pleite?* Basel : Birkhäuser, 1997.
- Adam, Hubertus, et Eidgenössische Technische Hochschule Zürich. *Landscape Architecture in Mutation: Essays on Urban Landscapes*. Zürich : gta Verlag, 2005.
- Avermaete, Tom, Véronique Patteeuw, Léa-Catherine Szacka, Hans Teerds, et Kenneth Frampton. *Critical Regionalism Revisited*. OASE 103. Nijmegen : Uitgeverij Sun, 2019.
- Biermann, Charles. *La maison paysanne vaudoise*. Université de Lausanne, Publications de la Faculté des lettres IX. Lausanne : F. Rouge, 1946.
- Brockmann-Jerosch, Heinrich. *La maison paysanne suisse: ses origines, sa construction, ses types*. La Baconnière. Neuchâtel, 1933.
- Burnier, Henri. *Maisons paysannes vaudoises: architecture et histoire*. Yverdon : Thièle, 1982.
- Childe, V. Gordon. « The Urban Revolution ». *The Town Planning Review* 21, no 1 (1950): 3-17.
- École d'architecture de la ville & des territoires à Marne-la-Vallée, éd. *Marnes: documents d'architecture* 3. Villette. Vol. 3. Jouve, 2014.
- Fuchs, Ferdinand P. « Bauernarbeit in Appenzell Innerrhoden: Sachen - Methoden - Wörter ». Freiburg, 1977.
- Fuchs, Mäddel, et Albert Tanner, éd. *Appenzeller Welten: 415,4 km² im Universum*. Baden : Hier und Jetzt, 2016.
- Glauser, Daniel, et Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde. *Les maisons rurales du canton de Vaud, tome 2: De la Côte à la Venoge*. Vol. 18. Die Bauernhäuser der Schweiz. Bâle : Société suisse des traditions populaires, 2002.
- Glauser, Daniel, et Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde. *Les maisons rurales du canton de Vaud, tome 4: Du Gros-de-Vaud à la Broye*. Vol. 19. Die Bauernhäuser der Schweiz. Bâle : Société suisse des traditions populaires, 2003.
- Heidegger, Martin. *Langue de tradition et langue technique*. Traduit par Michel Haar. Bruxelles : Lebeer-Hossmann, 1990.
- Hermann, Isabell, Benno Furrer, et Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde. *Die Bauernhäuser beider Appenzell: Appenzell Ausserrhoden, Appenzell Innerrhoden*. Vol. 31. Die Bauernhäuser der Schweiz. Herisau : Appenzeller Verl, 2004.
- Jackson, John Brinckerhoff. *A la découverte du paysage vernaculaire*. Traduit par Xavier Carrère. Arles : Actes Sud / ENSP, 2003.

- Laur, Ernst. *Le paysan suisse, sa patrie et son oeuvre : conditions et évolution de l'agriculture suisse au vingtième siècle*. Brougg: Union suisse des paysans, 1939.
- Lévi-Strauss, Claude. *La pensée sauvage*. Paris: Presses Pocket, 2010.
- Mondrian, Piet. *Écrits français*. Édité par Centre Georges Pompidou. Paris: Centre Pompidou, 2010.
- Raymond, Denyse, et Daniel Glauser. *Les maisons rurales du canton de Vaud, tome 1: Le Jura vaudois et ses contreforts*. Édité par Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde. Vol. 16. Die Bauernhäuser der Schweiz. Bâle: Société suisse des traditions populaires, 1989.
- Raymond, Denyse, et Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde. *Les maisons rurales du canton de Vaud, tome 2: Préalpes-Chablais-Lavaux*. Vol. 17. Die Bauernhäuser der Schweiz. Bâle: Société suisse des traditions populaires, 2002.
- Scalbert, Irénée. *Never Modern*. Zürich: Park Books, 2013.
- Worringer, Wilhelm. *Abstraction et Einfühlung: contribution à la psychologie du style*. Traduit par Martineau Emmanuel. Paris: Klincksieck, 2003.



































Volumes



Volumes

Fermes traditionnelles

72



Volumes

Fermes traditionnelles

73



Volumes

Fermes traditionnelles

74



Volumes



Volumes

Avant/arrière





Volumes

Fermes contemporaines

78



Volumes

Fermes contemporaines



Volumes

Bâtiments annexes



Volumes

Bâtiments annexes



Volumes

Avant/arrière



Volumes

Avant/arrière

AI AI —
AI AI —
AI AI —

83





Volumes

Fermes hybrides



Volumes

Fermes hybrides



Volumes

Fermes hybrides



Volumes

Fermes contemporaines



Volumes

Bâtiments annexes



Volumes

Bâtiments annexes



Volumes

Fermes hybrides



Volumes

Fermes traditionnelles



Volumes

Fermes traditionnelles

94



Volumes

Fermes traditionnelles

95

Surfaces



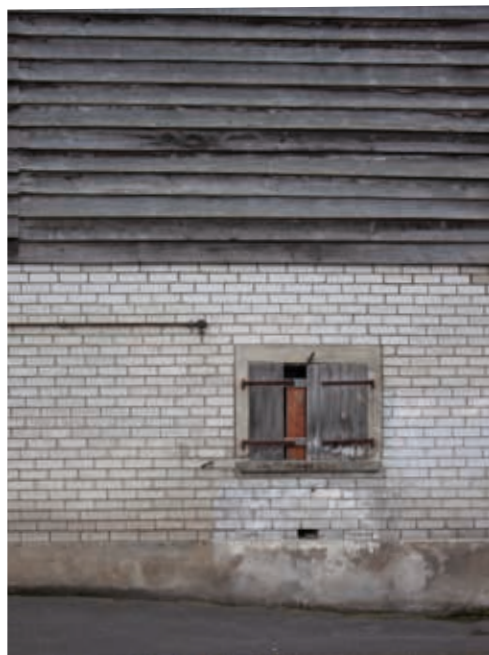
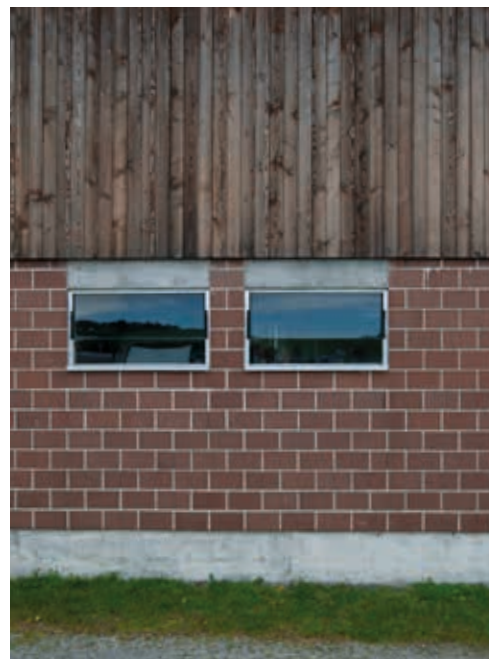
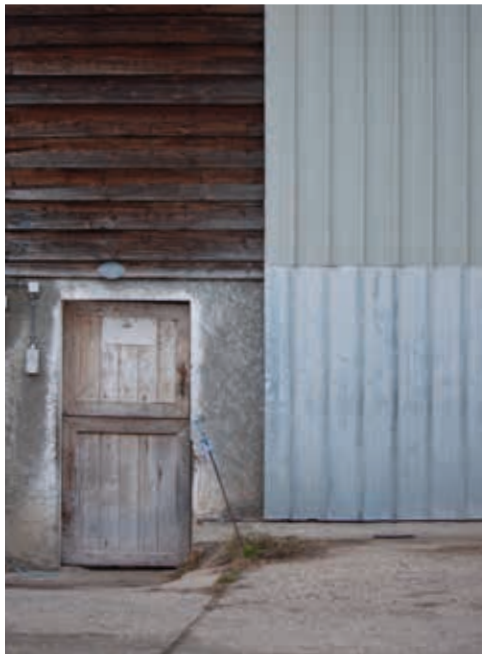
Surfaces

Avant/arrière



Surfaces

Avant/arrière





Surfaces

Intersections



Surfaces

Accrochages



Surfaces

Patines



Surfaces

Patine



Surfaces

Quatre façades



Surfaces

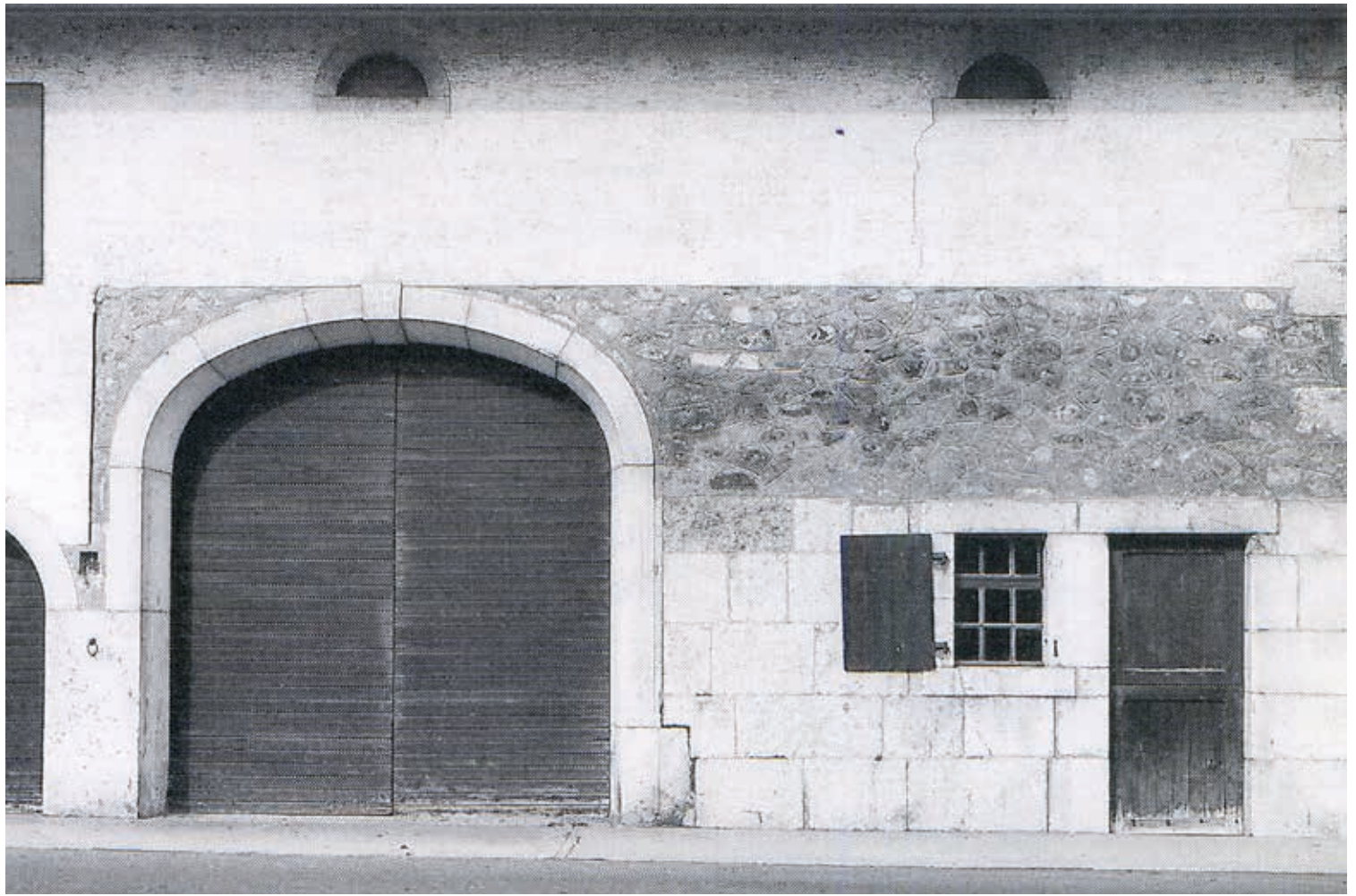
Amoncellements verticaux

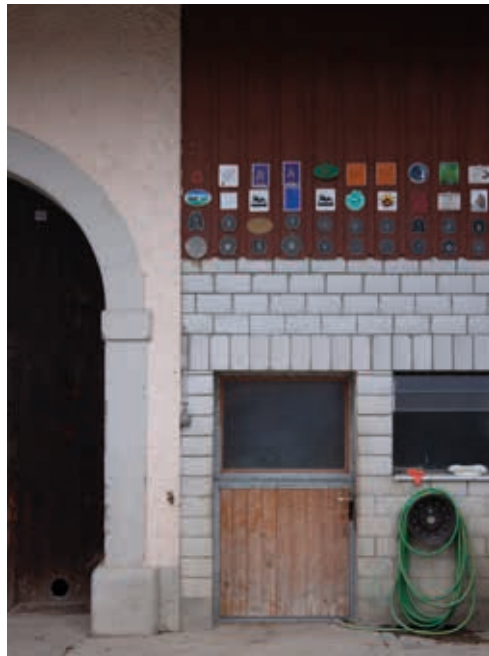
106



Surfaces

Pignons





Surfaces



Surfaces



Surfaces



Surfaces

Aboutages



Surfaces

Quatre façades



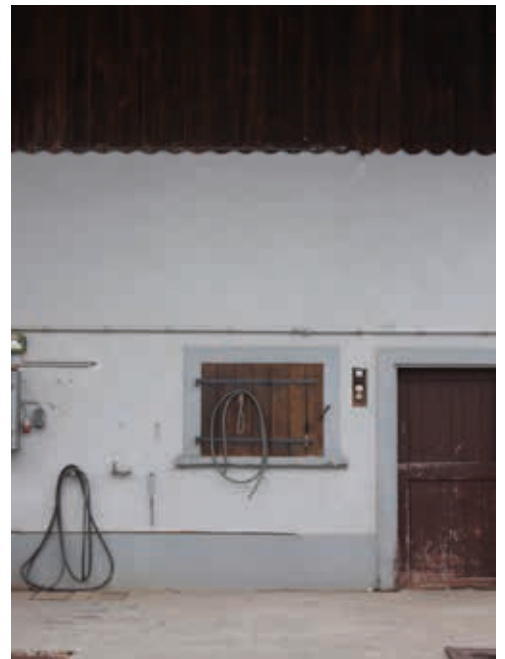
Surfaces

Quatre façades



Surfaces

Quatre façades



VD
VD
AI

VD
VD
VD

VD
VD
VD





Surfaces

Amoncellements horizontaux

118



Surfaces

Amoncellements horizontaux



Surfaces

Quatre façades

120



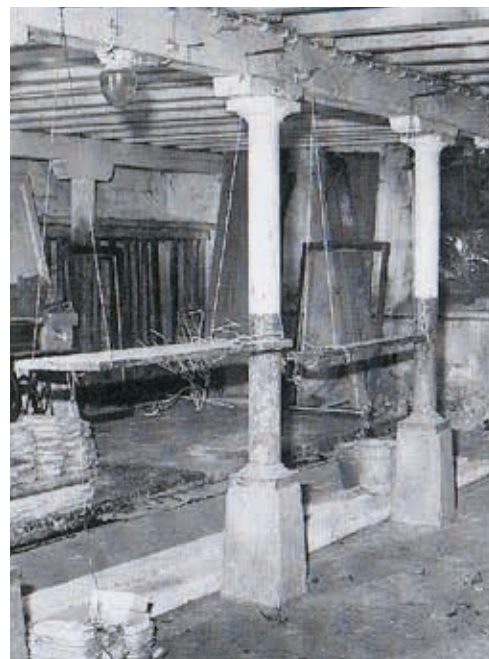
Surfaces

Quatre façades

Poteaux



Poteaux



Poteaux



Poteaux

Ordres élanés



Poteaux

Sculpter la pierre



Poteaux

Sculpter le bois



Poteaux

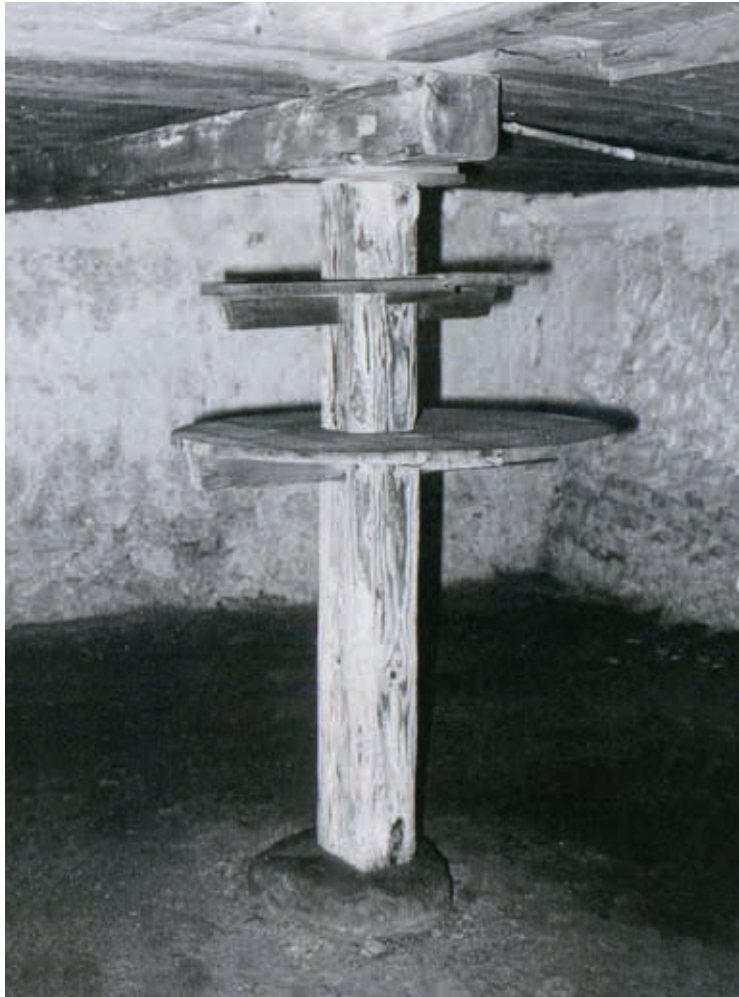
Abreuvoir

130



Poteaux

Abreuvoir



Poteaux

Multiusages



VD
VD
—

VD
VD
VD
—

VD
VD
VD
—



Poteaux

Chapiteaux cale



Poteaux

Chapiteaux cale



Poteaux

Tuyaux



Poteaux

Tuyaux





139



Poteaux

Chapiteaux IPN

140



141



Poteaux



Poteaux

Tuyaux de descente

143

Angles



Angles

Cheminée



Angles

Cheminée





Angles

Têtes de poutre



VD
AI
VD



Angles

Doubles-faces bois



Angles

Deux côtés



Angles

Deux côtés







Angles

Intersections



Intersections



Angles

Antes



Angles

Antes



Angles

Tuyaux de descente

160



Angles

Murs



Angles

VD
A1
VD

VD
VD
VD

VD
VD
A1



Angles



Angles

Quatre côtés



Angles

Quatre côtés

Cheminées



Cheminées



Cheminées



Cheminées

Maisons



Cheminées

Souffleries



Cheminées



Cheminées



Cheminées

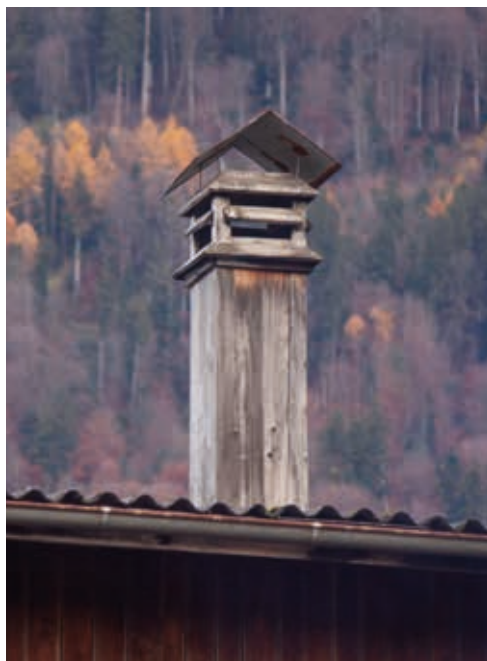
Doubles



Cheminées

Doubles





Cheminées




BROSIS